

MARIE

ÉTOILE DE LA MER

OU

CONVERSION, PENSÉES ET SENTIMENTS

DE

D. LOUIS-MARIE DE CONCILIIIS

Juge de la G. C. civile de Naples;

OUVRAGE TRADUIT SUR LA TROISIÈME ÉDITION ITALIENNE

ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR M^{gr} GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

2^e ÉDITION

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

—
1873

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

MARIE
ÉTOILE DE LA MER

—

DEUXIÈME ÉDITION

PROPRIÉTÉ

CORRESPONDANTS—DÉPOSITAIRES

EN FRANCE

AMIENS,	Langlois.	LYON,	Briday.
ANGERS,	Barassé.	—	Josserand.
—	Briand et Hervé.	LE MANS,	Le Guicheux
ANNECY,	Burdet.	LIMOGES,	Bussadari.
ARRAS,	Sueur.	MARSEILLE,	Ve Chauffard.
AVIGNON,	Aubanel.	—	Crespin.
BAYEUX,	Dubois-Fierville.	MONTPELLIER,	Calas.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Séguin.
BLOIS,	Dezairs.	MULHOUSE,	Perrin.
BORDEAUX,	Chaumas.	NANTES,	Mazeau.
—	Codere.	—	Libaros.
BOURG.	Martin Bottier.	NANCY,	Thomas et Pierron.
BOURGES,	Dilhan.	—	Yagner.
BREST,	Lefournier.	ORLÉANS,	Blanchard.
CARN,	Chenel.	POITIERS,	Bonamy.
CARCASSONNE,	Gadrat.	REIMS,	Raive.
CHAMBÉRY,	Perrin.	RENNES,	Morel et Berthelot.
CLERMONT-Fd,	Servoingt.	—	Verdier.
—	Bellet.	ROURN,	Fleury.
DIJON,	Gazey.	TOULOUSE,	Marqueste et Mouran
LANGRES,	Dallet.	—	Privat.
LILLE,	Quarré,	TOURS,	Cattier.
—	Béghin.		

A L'ÉTRANGER

AMSTERDAM,	Van Langenhuisen.	LONDRES,	Burns et Oates,
BOIS-LE-DUC,	Hogaerts.	LOUVAIN,	Peeters.
BRÉDA,	Van Veet.	—	Desbarax.
BRUGES,	Beyaert Defoort.	MADRID,	Bailly-Bailliére.
BRUXELLES,	Goemaere.	—	Tejado.
CINCINNATI,	Benziger.	MILAN,	Besozzi.
DUBLIN,	Dowling.	MONTREAL,	Rolland.
FRIBOURG,	Herder.	NEW-YORK,	Benziger.
GENÈVE,	Duraford.	PETERSBOURG,	Wolff.
—	Grosset et Trembley.	PORTO,	Chardron.
GENÈS,	Fassi-Como.	ROME,	Bocca.
LIEGE,	Spée-Zelis.	TURIN,	Marietti.
LEIPZIG,	Dürt.	VIENNE,	Géroid et fils.

M^{GR} GAUME

Le Catéchisme de Persévérance, 10^e édition, 8 vol. in-8 (35 fr.), véritable trésor de doctrine recommandé à son apparition par le Souverain Pontife, patronné par neuf évêques français, adopté aujourd'hui dans la plupart des diocèses pour les établissements d'éducation, a vite pénétré au sein des familles catholiques, où il n'a cessé d'être lu et relu comme un des plus complets et des plus intéressants exposés de la Religion, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

« La doctrine du Catéchisme de persévérance, a dit S. E. Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, est puisée aux meilleures sources. Le style de cet ouvrage est clair, attachant, vif et pénétrant. Le plan en est vaste et embrasse à la fois l'histoire du christianisme et des ordres religieux, l'exposition des dogmes, l'explication de la morale, des sacrements et des cérémonies de l'Église; la méthode employée par l'auteur est celle qu'ont suivie avec tant de succès les Pères grecs et latins, celle enfin que Fénelon et plusieurs grands évêques désiraient qu'on fit revivre parmi nous. »

Abrégé du Catéchisme de Persévérance, 1 vol. in-18, 30^e édition (1 fr. 80), le **Catéchisme des Mères**, 1 vol. in-18 (80 cent.), et le **Petit Catéchisme des Mères**, 1 vol. in-32 (30 cent.), sous une forme simple et concise, présentent d'une manière très-complète la Religion dans son ensemble et dans l'admirable enchaînement de ses parties.

UN MOT

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

La vue des suprêmes dangers qui nous menacent, jointe à la double certitude que le repentir national peut seul sauver le monde et que ce repentir, s'il a lieu, sera dû à la Mère de miséricorde, nous a déterminé à donner aujourd'hui, malgré la difficulté des circonstances, une nouvelle édition populaire de *Marie étoile de la mer*.

Épuisé depuis longtemps et réclamé par un grand nombre de personnes, cet opuscule, *tel que nous n'en connaissons aucun*, est le cri de détresse du naufragé se débattant au milieu des flots. Sachons nous-mêmes le faire entendre et ayons bon espoir. La compatissante Reine du ciel, notre mère et notre sœur, nous tendra la main, nous retirera de l'abîme et nous sauvera.

AUX HOMMES DE CE SIÈCLE.

LE TRADUCTEUR.

Voici un homme illustre par sa naissance, illustre par ses talents, plus illustre par les iniquités de sa vie. Enfant du siècle passé, il naquit, comme nous, sur un sol ébranlé jusque dans ses fondements. Comme le nôtre, son berceau fut balancé par les orages ; ses premiers pas s'essayèrent parmi les ruines. La douce voix d'une pieuse mère retentit un instant à son cœur ; mais bientôt, bientôt l'écho n'apporta plus à son oreille que le cri sauvage de l'impiété, le bruit lointain du canon qui foudroyait les trônes, le retentissement de la hache qui faisait tomber les têtes, et du marteau qui démolissait les temples.

Comme le vaisseau sans pilote et sans lest, que chassent les vents déchainés ; comme le

brûlant coursier que presse l'habitant du désert, le fils impétueux de la belle Italie se jeta, tête baissée, dans l'immense tourbillon qui emportait pêle-mêle les sceptres et les tiaras, les réputations et les fortunes, les croyances et les mœurs. Il s'abandonna sans lutter au rapide courant du fleuve. Sur ses lèvres étaient des chants joyeux; des roses cueillies aux rives fugitives du torrent couronnaient sa tête. Adorateur du plaisir sous tous les noms et sous toutes les formes, il ne refusait à son dieu que ce qu'il ne pouvait pas lui donner. Ainsi se passa le matin de sa vie.

Lorsque son midi fut venu, il était loin des côtes, sur cette mer du monde toujours houleuse, toujours menaçante et si féconde en naufrages. Qui dira tous les écueils auxquels il toucha? tous les courants qui l'entraînèrent? Lui-même, impuissant à l'exprimer, se contente de nous dire que sa navigation ne fut qu'un naufrage¹. Innocence, piété, vertu, pureté de mœurs, héritage sacré de la maison paternelle, tout périt. Englouti lui-même dans cet océan de crimes, vainement il se débat,

¹ Vado col pensiero rianando gli scorsi anni miei e veggo..... Ahimè infelice, che veggo! veggo ch'essi non furono, se non una serie funesta di vizje di colpe, p. 24.

ses forces épuisées l'abandonnent, son courage s'éteint, il ne voit plus que l'instant fatal où l'abîme de l'éternité va s'ouvrir, se refermer et compter une victime de plus ¹.

C'est à ce moment suprême que l'ÉTOILE DU MATIN fait pénétrer jusqu'à lui un de ses doux rayons. A cette vue, un cri spontané, un cri d'alarme, le cri d'un homme enfin, blessé, meurtri, tombé au fond d'un abîme, s'échappe de sa poitrine oppressée..... Hélas ²!.... Il se souvient de sa Mère, il se souvient de Marie ; il la conjure de le sauver, et..... Marie le sauve ³.

Or, c'est l'histoire de son naufrage, l'histoire de son salut, l'histoire de son cœur, de sa reconnaissance, de sa douleur, de sa joie, de sa confusion, de son amour, de son bonheur qu'il se raconte à lui-même, qu'il raconte à sa famille, qu'il raconte à Marie, qu'il voudrait raconter à toutes les générations ⁴.

¹ Afflitto da un diluvio di mali, et già sul bordo d'orribili precipizj, che minacciavano d'ingojarmi, etc., p. 3.

² Oimè! tel est le premier mot de son livre.

³ Mi volsi a voi, come alla stella del mattino ; v'impegnai a salvarmi, e voi mi salvaste, p. 3 et 4.

⁴ Ho scritto per me; ho scritto per la mia famiglia.. per attestare in faccia a tutto il mondo le misericordie senza numero a me profuse dalla mano benefica di Maria

Mais que dis-je ? il ne la raconte pas cette histoire, non ; il la soupire, il la chante, il la pleure, il la fait redire à toutes les voix de son âme. Voix du remords, voix de la confiance enfantine, voix de la crainte, voix de la piété filiale, voix de la douleur, voix du bonheur, voix de l'amour, voix de l'homme échappé du tombeau, indéfinissable harmonie qui déchire, qui caresse, qui ébranle toutes les fibres du cœur : voilà son livre.

Or, c'est ce livre, tel que nous n'en connaissons aucun, que nous publions aujourd'hui dans notre langue, et ce livre nous l'adressons à nos contemporains, aux hommes de la génération formée.

Nés au sein des tempêtes, nourris au milieu des camps, saisis dès l'enfance et emportés par la succession rapide d'événements gigantesques, élevés tour à tour au faite de la fortune et tombés dans l'abîme de l'oubli, victimes des passions d'autrui, victimes de nos propres passions, nous n'eûmes pas, nous ne pûmes pas avoir, comme les générations précédentes, filles de la paix, ces secours puissants de l'éducation religieuse et de la foi, qui, semblables à un

Ss., e per consegnare, per quanto è in me, alla eternità un perpetuo monumento di mia riconoscenza, pag. 11 et 12.

double parapet, gardent le pèlerin de la vie des précipices dont la route est bordée. Est-il étonnant, dès lors, que nous soyons tombés ?

Le nom de Dieu, ce nom sacré qui épanouit le cœur naissant, comme l'astre du matin épanouit la nature, ne parvint à notre oreille qu'au bruit accusateur du sarcasme et de l'injure. Est-il étonnant que nous ne l'ayons pas aimé ?

Cependant l'homme est amour ; il faut un aliment à son cœur. Ne le cherchant point au ciel, nous le cherchâmes sur la terre. Est-il étonnant que nous ayons successivement mendié le bonheur à tout ce qui nous environne ? Vaines prières ! toutes les créatures nous ont éconduits. Hélas ! nulle n'était assez riche pour nous donner l'aumône.

Alors les uns, prenant le monde à dégoût, sont descendus en eux-mêmes, et ils ont dit : *Je serai mon dieu, en moi je trouverai le bonheur* ; et ils ont adoré leurs pensées, et les rêves de leur imagination, et tous les penchants de leur cœur. Mais voilà qu'un feu soudain, le feu dévorant du doute, a consumé en un instant et l'autel, et le prêtre, et le dieu ; et le cri sinistre du désespoir a été entendu, et le sol s'est couvert de tombes ensanglantées, sur lesquel-

les on a lu ce mot, gravé avec la pointe d'un poignard : SUICIDE !!

Les autres ont pris une marche contraire. Craignant d'habiter en eux-mêmes, comme on craint d'habiter un lieu funeste, ils ont fui loin d'eux ; ils ont fermé la porte de leur âme, ils en ont jeté la clef. Puis ils sont venus, joyeux convives, s'asseoir au banquet de la vie. Ils ont dit à l'or : *Tu es mon dieu* ; des affaires pour avoir de l'or, des plaisirs pour jouir de l'or : voilà leur symbole et leur loi ; voilà leurs pensées du jour et leurs rêves de la nuit.

Cependant, du milieu de leurs fêtes se sont échappés des soupirs ; de leurs palais dorés sont partis des voix plaintives, des imprécations, des cris de rage et de douleur. Je suis entré et je les ai vus ; et leur visage était pâle, et leur front était soucieux, et leurs yeux étaient mornes, et leur parole était sèche et dure, et leurs lèvres étaient veuves de l'aimable sourire ; et, autour d'eux, comme le vautour cruel autour de sa proie, voltigeaient les noirs chagrins, et les dégoûts, et les ennuis, et les infirmités accourues avant le temps, et ils demandaient le repos à leur or, et ils se jetaient, pour le trouver, au sein de leurs plaisirs et de leurs affaires, et on eût dit qu'ils étaient tombés

sur un lit d'épines, ou sur des charbons brûlants, tant ils s'agitaient, tant ils maudissaient la vie.

Or, c'était grande pitié de voir tant de nobles âmes, tristes victimes des illusions du temps : et j'éprouvai tout ce qu'on éprouve en voyant souffrir un ami ; car je les aime, et je vis qu'elles souffraient beaucoup ; et une pensée augmentait ma peine. Hélas ! me disais-je, elles ne sont pas seules ! Combien d'autres âmes, non moins nobles, non moins aimées, qui souffrent ignorées et solitaires !

Ames infortunées ! compagnes de mon pèlerinage au travers de la vallée des larmes, que vous soyez, je vous plains, je vous plains beaucoup, car vos souffrances sont grandes. Si ce petit ouvrage que je vous adresse parvient jusqu'à vous, ah ! ne le dédaignez pas. Il vous parlera d'un homme qui a passé par toutes vos douleurs ; cette lecture vous fera du bien. Il y a tant de sympathie entre les malheureux !

Il vous parlera d'une mère..... d'une mère ; de tous les objets de votre affection, le seul peut-être dont l'image ne soit pas décolorée ; le seul dont le souvenir fasse encore quelquefois palpiter de bonheur votre cœur malade, et couler de vos yeux de douces larmes. Il vous

parlera d'une mère..... et de quelle mère ? De cette Mère au regard clément, à la puissance infinie ¹, à la bonté sans bornes, que nul n'invoqua jamais en vain, qui serre également dans ses bras Dieu et l'homme, et qui les appelle tous les deux MES FILS !

Laissez donc, âmes souffrantes, laissez pénétrer jusqu'à vous ce messager d'espérance. Il a peu de choses à vous dire ; mais ce peu de choses peut rendre à votre front la sérénité ; à votre cœur la paix, la paix que vous cherchez en vain. De grâce, hommes de ce siècle, un moment sur tant de moments dont vous ne savez que faire ; un regard, du moins un seul regard vers le ciel, sur tant de regards abaissés vers la terre.

Vous avez prêté, naguère, une oreille si attentive à cette voix mélancolique et douce qui, s'échappant du fond d'un cachot, vous redisait les souffrances d'un pauvre prisonnier ². Vos entrailles se sont émues : ses douleurs, cependant, n'étaient pas les vôtres.

Aujourd'hui, c'est la voix d'un autre enfant de cette gracieuse Italie, qui, s'échappant du

¹ Omnipotentia supplex.

² Silvio Pellico.

fond de l'abîme, vous redit des angoisses auxquelles vous n'êtes point étrangers. C'est la voix d'un de vos compagnons de malheur ; vos douleurs furent les siennes ; son bonheur peut être le vôtre : il vient vous dire comment. Votre oreille ne sera point sourde, votre cœur ne sera point froid ; en vous parlant de lui, il vous parle de vous ; en vous parlant de sa mère, il vous parle de la vôtre, car il parle de MARIE.

L'AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

—

Si on lisait ce petit ouvrage dans l'intention de s'enrichir de quelque-une de ces connaissances brillantes qui font l'ornement de l'esprit humain, ou dans le dessin d'y apprendre des choses sinon tout à fait neuves, du moins peu communes, on se tromperait également sous l'un et l'autre rapport. Je n'ai pas écrit pour instruire. Je me connais trop moi-même ; je sais combien l'instruction me manque plus qu'à tout autre. Je n'ai point écrit non plus dans le désir de figurer parmi ces hommes qui, par leurs ouvrages, méritant bien de la

société, en ont reçu, à juste titre, des honneurs et des applaudissements.

J'ai écrit pour moi, j'ai écrit pour ma famille.

J'ai écrit pour moi, et cela pour deux raisons : premièrement, pour compenser, si l'on peut parler ici de compensation ! la perte et l'abus que j'ai faits dans ma jeunesse de mes talents et de mon temps, en écrivant des ouvrages inutiles et profanes ; secondement, pour attester à la face du monde entier les miséricordes sans nombre, répandues sur moi par la main bienfaisante de Marie, et pour laisser, autant qu'il est en mon pouvoir, aux générations futures un monument éternel de ma reconnaissance.

Que nous sommes habiles à nous tromper ! une raison de modestie, plus spécieuse que solide, m'avait jusqu'ici déterminé à supprimer absolument mon nom et à laisser ignorer l'auteur de cet ouvrage. Mais heureusement il m'est venu la pensée que sous le voile de la modestie pouvait bien se cacher un piège de

ce fatal respect humain, qui, minant à petit bruit les plus belles dispositions du cœur et corrompant les plus belles œuvres de la grâce, avait tenté de me surprendre et de ravir ainsi l'honneur et la gloire que je dois à ma souveraine Bienfaitrice.

En effet, à peine ai-je eu soumis mon projet à l'infaillible pierre de touche de la méditation, que j'ai bien senti que, pour être entière, la gratitude ne doit connaître ni bornes ni réserve; et que la reconnaissance ne serait qu'une injustice dégradante, si elle tenait caché celui qui a été l'objet du bienfait : car tout le monde sait que le bienfait a plus ou moins de prix suivant les diverses qualités du sujet auquel il s'adresse.

Je me suis donc aperçu, et je m'en suis aperçu à temps, que je m'étais trompé, parce que je n'étais reconnaissant qu'à demi; qu'ainsi ma prétendue gratitude n'avait que le nom et les dehors de cette vertu sans en avoir la réalité. Or, découvrir le piège, changer d'avis et rétracter ma première, mon il-

lusoire résolution, a été l'affaire d'un instant.

J'ai écrit pour ma famille ; car je suis persuadé que les paroles, les conseils et plus encore les exemples d'un père, exercent toujours un secret empire sur le cœur de ses enfants. Ils pourront bien les oublier, les négliger, les mépriser même dans quelque moment de fièvre et de délire ; mais, tôt ou tard, ils se souviendront de la tendresse paternelle, et ce seul souvenir suffira pour ranimer, pour vivifier les bonnes semences répandues par une main amie dans le champ de leur cœur.

Ajoutez qu'avoir chaque jour ces feuilles sous leurs yeux et dans leurs mains, ce sera pour eux avoir leur père toujours présent et le contempler toujours vivant au foyer domestique. Bien plus, en lire du moins de temps à autre un alinéa, une page, ce sera pour eux parler avec leur père, converser avec lui, entendre sa voix qui, reproduite et fixée par des caractères durables et permanents, sera moins exposée à s'évanouir dans l'air.

D'ailleurs, ne dois-je rien espérer de la fa-

veur, de la bonté, de la protection de Celle qui m'a inspiré le dessein de révéler au monde le triomphe de sa miséricorde sur le cœur le plus rebelle qui fut jamais; qui a dirigé le plan de cet ouvrage; qui en a aidé le travail, sollicité l'entière exécution, en me délivrant plusieurs fois de graves et dangereuses maladies? Je le reconnais, ces maladies furent autant d'avertissements qu'elle me donna de sortir de la négligence incivile à laquelle je m'étais abandonné, et d'achever l'ouvrage que je lui avais promis depuis si longtemps. Elle saura bien, la bonne Dame, elle saura bien, pour l'avantage de ma famille, donner aux muettes paroles d'un père la même vigueur et la même force qu'eurent autrefois les trompettes d'Israël pour renverser par leur son victorieux les murailles de Jéricho.

Enfin, ayant écrit dans un but tout personnel, tout à fait de famille et en quelque sorte domestique, j'ai écrit sous la seule dictée du cœur; j'ai écrit sans préparation, sans dessein et sans étude. A mesure que mon cœur, se recueillant en lui-même, faisait l'addition

de ses dettes envers la puissante Mère de Dieu, il dictait à ma plume tous ces divers sentiments de douleur et de joie, de confusion et de reconnaissance, de crainte et de confiance, d'espérance et d'amour qui, tour à tour le dilatant, le serrant et l'embrassant, le mettaient, pour ainsi dire, dans un heureux état de siège. C'est alors qu'au milieu des plus délicieuses langueurs, il se sentait comme transporté par une douce violence hors de ma poitrine, et contraint de parler, de crier, de publier tout ce qu'il éprouvait.

Toutefois j'ai dû imiter ici l'industrie du laboureur qui, voulant abreuver une terre aride, privée de la rosée du ciel, va tirer de l'eau au puits de ses voisins. De même, moi, pour échauffer, pour arroser mon cœur desséché et flétri par les ardeurs des passions et des crimes, j'ai rappelé à ma mémoire les maximes des anciens Pères de l'Église touchant l'auguste Marie ; leurs expressions, leurs paroles, leurs conseils ; surtout je me suis rappelé les belles figures sous lesquelles nos

livres saints peignent cette Vierge divine.

J'avais appris tout cela autrefois, partie de la bouche des ministres saints, partie dans mes propres lectures. Voilà pourquoi j'ai cité leurs paroles, lorsque je me les suis rappelées. J'ai dû les omettre lorsqu'elles étaient sorties de ma mémoire ; mais il m'a été tout à fait impossible d'indiquer les endroits d'où elles sont tirées.

Cependant je dois à la vérité de dire que cet ouvrage tout entier n'est qu'un recueil et comme un tissu des paroles des Pères, des deux Testaments et des interprétations que les Pères eux-mêmes en ont données. Mon cœur n'a parlé que ce langage inspiré, surabondant de la plus douce et de la plus tendre onction, et ma main n'a eu d'autre tâche que celle de l'écrire. La preuve la plus sûre et la moins équivoque de cela, c'est précisément la répétition qui revient de temps en temps, des mêmes pensées et des mêmes expressions des saints docteurs. Chacun sait combien le cœur aime à se replier sur les idées qui ont fait une

plus forte impression sur lui : or, ma main ne devait pas gâter un ouvrage qui est tout entier un ouvrage du cœur.

Puisse seulement cet ouvrage tourner à la gloire de mon auguste Mère, à mon avantage, à celui de ma famille et de tous ceux qui, par hasard, ou par une habitude de piété, ou par un mouvement de curiosité, ou même par un esprit critique, le prendront un jour entre leurs mains !

A LA REINE

DU CIEL ET DE LA TERRE,

L'AUTEUR.

Voici, auguste Mère de Dieu, voici enfin ce faible tribut de respect et de louange que je vous promis il y a déjà bien des années, lorsqu'enveloppé d'un déluge de maux, et déjà sur le bord d'horribles abîmes, près de m'engloutir, je me tournai vers vous, comme vers l'Etoile du matin, vous suppliai de me sauver, et vous me sauvâtes.

Mais ce peu de lignes que j'ai consacrées à votre honneur, quelles accusations, quels reproches ne forme-t-il pas contre moi ! Un reste de vie, usée bien moins par les ans que par le crime ; un cœur affadi par les folles amours du siècle ; une intelligence engourdie par le bruit assourdissant et par

le fardeau de sciences vaines et nuisibles; une mémoire affaiblie, languissante et presque éteinte; un corps pesant, incapable des plus faciles exercices de la vertu.... voilà le don que je vous ai réservé; voilà le sacrifice que je vous offre; voilà ce que je vous apporte en échange de tant de belles années misérablement perdues; de talents autrefois brillants, follement avilis; d'affections ardentes, honteusement dégradées; de pensées vives spontanément corrompues, de désirs brûlants, coupablement détournés de leur cours.

A ce tableau fidèle, à ces aveux qui expriment parfaitement la vérité, je le sens, j'ai grande raison de craindre que ces mêmes lignes, loin de vous présenter l'hommage de ma reconnaissance, vous fournissent au contraire les pièces de mon procès. Mais un procès compilé uniquement dans l'amertume du cœur, et remis volontairement entre vos mains par le coupable lui-même, ne saurait provoquer que son salut, non sa condamnation.

Combien de témoins dignes de foi, par leur dignité et par leur nombre, n'accusaient pas l'israélite adultère? D'ailleurs, les preuves du crime étaient irrécusables, la loi sévère, la sentence à prononcer facile : la condamnation à mort eût été de toute justice. Mais elle remit toutes ces preuves entre les mains de votre Fils, juge choisi par les accusateurs eux-mêmes. Pesées avec toute la sévérité de la loi dans la balance de ses miséricor-

des, et rapprochées de la confusion que l'infortunée sut faire servir à l'expiation de son crime, un des plus grands que l'humanité puisse commettre. elles ne purent obtenir autre chose que son entière absolution.

Que dirai-je encore? Maître bienfaisant et libéral dispensateur de ses dons, il voulut donner aux ouvriers oisifs la même récompense qu'aux plus laborieux et aux plus actifs. Cependant les uns avaient à peine employé les dernières heures du jour à travailler à sa vigne, tandis que les autres avaient porté le poids de la chaleur et du jour. Quel modèle pour vous, qui avez été créée à son image, non-seulement comme les autres créatures qui lui ressemblent si imparfaitement, mais pour lui ressembler jusqu'à l'admiration¹! Quel puissant motif pour moi d'espérer le même sort!

A l'exemple de votre divin Fils, qu'il vous plaise donc, auguste Vierge, d'agréer ce léger et tardif labeur, misérable reste de mes longs et déplorable loisirs; que les fautes horribles dont il retrace le souvenir, et dont la preuve invincible est dans l'aveu même du coupable, soient anéanties et consumées dans la fournaise ardente de votre inextinguible charité: fournaise sacrée, sept fois plus embrasée par la confusion que j'éprouve et la confiance qui m'anime.

Qu'il vous plaise surtout de l'agréer, afin qu'en-

¹ S. Thom., opusc., de Charit.

tre vos mains il devienne pour ma propre famille l'heureux instrument de son amour, de sa reconnaissance et de sa dévotion pour vous ; l'arme victorieuse de toutes les séductions du siècle ; la douce consolation de tous les maux de la vie et le guide fidèle à la bienheureuse éternité. Tel est, vous le savez, tel est le but de ce mince et pauvre travail. Tel est mon dessein, daignez le seconder.

Mais pour redire toutes mes obligations envers vous et toutes vos bontés pour moi, ni ce petit ouvrage ni cent autres volumes que je consacrerai à votre honneur ne pourraient suffire. Je vous présente donc un autre livre qui vous sera plus agréable ; livre parlant et vivant, écrit tout entier au dedans et au dehors, *scriptus intus et foris* ; et ce livre, c'est moi : moi qui dans mon âme et dans mon corps, dans mes facultés et dans mes sens, porte écrits les innombrables traits de vos faveurs et de vos miséricordes. Mais ce livre lui-même sera un livre muet et comme fermé de sept sceaux, si vous ne daignez l'ouvrir.

C'est alors qu'aux yeux de chacun, et surtout aux yeux de ma bien-aimée famille, tous ces traits seront tellement dévoilés et connus, que le monde entier y pourra lire les grâces immenses dont vous m'avez comblé. C'est alors qu'enchantés et, je le dirai, saintement séduits tous s'animeront à vous aimer, à vous servir à espérer en vous.

Tels sont les vœux de mon cœur que je vous consacre solennellement aujourd'hui. Puissent ces

vœux, comme un encens d'agréable odeur, monter jusqu'à ce trône de miséricorde, sur lequel vous siégez en Reine à la droite du Roi des rois votre Fils ! Puissent-ils, accueillis et bénis par vous, redescendre sur moi, sur toute ma famille, sur tous les infortunés pécheurs, mes pareils, en rosée de grâces et de bénédictions célestes ¹ !

¹ Incensum istud a te benedictum ascendat ad te, Domine, et descendat super nos misericordia tua.

MARIE

ÉTOILE DE LA MER

LE REMORDS.

Hélas ! quelle horrible, quelle épouvantable voix retentit comme un tonnerre au fond de mon cœur ! quel remords inconnu déchire mon âme ! en vain je tente de l'étouffer ; en vain je tente de l'adoucir. J'ai péché . . . l'horreur de mon crime me suit partout. C'est un poignard qui me perce le cœur ; c'est un ver qui empoisonne tous mes plaisirs. Que je dorme ou que je veille, la funeste mémoire de mon péché m'accompagne partout, répandant également l'ennui sur mes jours et la terreur sur mes nuits.

Le moindre vent qui souffle autour de moi plus fort qu'à l'ordinaire m'attriste et m'é-

pouvante ; l'ombre qui apparaît soudain à ma vue me trouble et m'agite ; tout objet inconnu qui frappe mes regards me remplit d'une secrète horreur. Où que je sois, où que je porte mes pas, il me semble toujours voir les éléments conjurés à ma ruine et prêts à venger l'outrage de leur Créateur.

Hélas !... quel terrible état est le mien ! Tous les plaisirs m'ennuient, toutes les satisfactions me dégoûtent ; la solitude me tourmente, la société me pèse. Où êtes-vous, paix de mes premiers ans ? Doux calme de l'âme, délicieuse tranquillité, où êtes-vous ? Caïn fratricide, impie ; image trop faible pour peindre mon état faible de toute la différence qu'il y a entre un seul crime dont ce malheureux fut coupable, et les crimes infinis et plus graves dont ma tête est chargée.

A quoi penses-tu, que vas-tu faire, ô mon malheureux cœur ? Vivre ainsi au milieu des angoisses, c'est mourir à chaque instant, et mourir sans cesser de souffrir. Mais de quel côté me tourner, à qui recourir, puisque tout est dédain, tout est rigueur, tout est vengeance pour moi ; car Dieu est tout en toutes choses, et ce Dieu est irrité ? Il me semble voir l'épée vengeresse de sa justice suspen-

due sur ma tête; l'arc est tendu, je le vois; le coup est prêt, et les flèches brûlantes de sa colère sont au moment de me renverser dans l'abîme sans fond de l'éternel malheur¹.

Les saints habitants de la bienheureuse Sion, ah! ceux-là mêmes qui veillaient à ma garde avec tant de sollicitude, rebutés par mes révoltes, refusent à juste titre de me protéger; l'ange du Seigneur, qui me fut donné pour compagnon et pour guide, chargé de me porter entre ses bras et d'empêcher mon pied de chanceler dans la route ou de heurter contre la pierre², ah! ce noble esprit, que j'ai forcé tant de fois à être le spectateur de mes iniquités, me regarde maintenant d'un œil menaçant, bien plus disposé à m'abandonner qu'à me secourir encore.

Que ferai-je donc, malheureux que je suis! puisque le ciel et la terre sont réunis pour me perdre? Où fuir? où me cacher pour me soustraire aux regards d'un Dieu irrité qui, enivré du vin de sa fureur³, et désormais

¹ Arcum suum tetendit et paravit illum, sagittas suas ardentibus effecit. (Ps. vii, 13.)

² Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. (Ps. xc, 12.)

³ Tanquam potens crapulatus a vino. (Ps. LXXVII, 65.)

étranger aux sentiments de la clémence, menace de m'anéantir sous les coups de son bras redoutable ?

Si je cours me réfugier dans les nuages, c'est là que réside le Tout-Puissant, la foudre à la main ; si je descends pour m'ensevelir dans les plus profondes entrailles de la terre, là encore je le trouve ; si je vais pour m'engloutir dans les gouffres ténébreux de l'Océan, il y est ; si je me retire en moi-même, je le vois là comme ailleurs. Où donc, où donc n'est pas ce terrible juge, puisque, suivant Augustin, là où il n'est point par sa grâce, il est présent tout entier par sa justice ¹ ?

Mais n'ai-je pas une mère, la plus douce, la plus compatissante de toutes les mères, la seule à qui il soit permis de porter la main sur l'épée de la colère divine et d'en arrêter les terribles coups ? Pourquoi donc ne pas recourir à elle ? pourquoi ne pas me jeter à ses pieds ? Elle seule, me dit encore Augustin, elle seule s'occupe réellement de notre bien ². Vaine serait notre prière à tous les autres

¹ Ubi non adest per gratiam, adest per vindictam. (S. August.)

² Unam, ac te solam pro nobis in cælo fatemur esse sollicitam. (S. August.)

saints du ciel si elle ne lui prête son appui ¹ ; tout ce qu'ils peuvent avec elle, elle le peut toute seule ².

Bernard me l'assure, elle n'a rien de menaçant, rien de terrible, rien de sévère ; au contraire, elle est toute bonne, tout aimable, elle offre à tous le lait de sa miséricorde et la laine impénétrable de sa protection, contre laquelle s'amortissent tous les foudres de la divine justice ³.

Elle est, ajoute Rupert, elle est tout à la fois la mère du juge et la mère du coupable ; or, étant la mère de tous les deux, elle ne peut souffrir que ses deux fils vivent dans la discorde : efforts, prières, représentations, elle met tout en œuvre pour les réconcilier ⁴.

Courage donc, mon cœur, courage ; après tout, ce n'est pas la première preuve que j'ai de sa bonté. Je puis bien dire que je ne l'invoquai jamais en vain ; je puis même ajouter

¹ Frustra alios sanctos oraret, quem ista non adjuvaret. (S. Anton.)

² Quod possunt omnes isti tecum, tu sola sine illis omnibus potes. (S. August.)

³ Nihil durum in ea, nihil terribile. Tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam. (S. Bern.)

⁴ Tu mater judicis, tu mater rei ; cum sis mater utriusque, discordias inter tuos filios nequis sustinere. (Rupert.)

qu'elle m'a secouru dans tous mes dangers, même sans l'avoir priée. Or, si elle m'a aidé quand je la fuyais, comment ne le ferait-elle pas maintenant que, repentant et désabusé, je reviens à elle; maintenant que je la réclame, que je l'invoque, que je la supplie de me protéger ?

Ah ! cette confiance elle-même, oui, cette confiance est la douce voix qu'elle fait retentir à mon cœur ! Je me lèverai donc, oui, je me lèverai, je sortirai à l'heure même de l'horrible abîme d'avilissement dans lequel je suis ; j'irai, je courrai, je volerai les bras ouverts me jeter dans le sein de ma mère, dans ce sein à jamais consacré où fut signée la grande alliance entre le ciel et la terre ; où fut désarmée la justice vengeresse du Dieu de la foudre ; où l'Ancien des siècles prit naissance pour donner naissance au salut de tous ; où le grand, le divin Élisée se rapetissa pour arracher des bras de la mort non pas un enfant, mais l'univers.

Hors de ce sein, il n'est aucun lieu de refuge. Là le prisonnier trouve la liberté, le malade la santé, l'affligé la consolation, l'exilé la patrie, le pécheur le pardon. C'est là que j'irai pour reposer tranquille ; c'est là que je fixerai

ma demeure jusqu'à mon dernier soupir.

Quelle mère a jamais oublié son fils au point de n'avoir plus de tendresse pour une partie de ses propres entrailles ? et quand une mère pareille pourrait exister, la mienne, j'en suis sûr, ne m'a point oublié¹. Elle me recevra, j'en suis sûr, ma bonne mère, elle m'embrassera, elle m'aidera. Un je ne sais quoi de doux se fait sentir à mon cœur ; ah ! ce n'est point un mouvement ordinaire qui m'attire avec une force si puissante et si douce ! Ainsi, pas de délai ; tout instant de retard est une nouvelle perte pour moi.

¹ Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui. Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. (Isa. XLIX, 15.)

LA CONFESSIION.

J'ai péché, ô Reine du ciel et de la terre, j'ai péché sans retenue, et mon péché fut grand. Je le sais bien, mes fautes surpassent le nombre des grains de sable de la mer; elles sont fixées dans mon cœur, je les vois toutes distinctement devant mes yeux les innombrables iniquités de ma vie. Je le confesse sincèrement à la face des anges et des hommes, et j'accompagne cet aveu de la confusion la plus profonde et de toute la rougeur de mon front.

Cependant j'ai raison de ne me déclarer coupable que d'un seul péché. Certes ce n'est pas à vous, grande Reine, que j'oserais mentir; à vous, mon aimable Protectrice, je n'ai pas l'intention de cacher les plaies de mon cœur. Voilà que je parcours en esprit mes années écoulées, et je vois..... hélas ! malheureux, que vois-je ? je vois qu'elles ne furent autre chose

qu'une longue suite de vices et de crimes. J'examine ma vie tout entière et je ne la trouve remplie que d'iniquités.

Mais si j'ai péché perpétuellement et sans interruption, je n'ai donc fait autre chose que de prolonger mon premier péché; familier du crime, je suis devenu l'image même du crime. Ainsi j'ai dit, oui, j'ai dit la vérité lorsque je me suis déclaré coupable d'un seul péché, et que j'ai dit et que j'ai soutenu que mon péché fut grand. Oh ! quel opprobre ! oh ! quelle ignominie !

Mais il n'est pas juste, mon auguste et bien-aimée Souveraine, il n'est pas juste que je me contente d'un aveu abrégé de mes fautes, comme si je voulais en cacher l'horreur. Loin de là, je veux que le ciel et la terre, les peuples et les nations connaissent à fond ma malice; je veux laisser un éternel souvenir de ma perfidie pour expier par une honte éternelle l'orgueilleuse effronterie de mes révoltes. Qui sait si, au terrible tableau de mon déplorable état et au tragique récit de mes malheurs, le cœur de ma Mère ne sera point attendri ? Je l'espère, du moins, et mon espérance ne sera pas vaine.

Hélas !... engendré dans le péché par un

père de poussière et de boue, je naquis enfant infortuné de malédiction et de haine ; mais à peine fus-je né, oh ! quel prodigieux changement dans ma condition ! Mon Père céleste, par un accès de charité, m'adopta pour son fils, et, versant sur moi tous les trésors de son sang, il me fit, il me déclara, à la face de l'univers entier, enfant de bénédiction et de grâce.

Alors encore je ne connaissais pas mon magnifique bienfaiteur. J'étais incapable de lui offrir le sacrifice de louange que je lui devais à si juste titre pour une faveur aussi signalée, faveur d'autant plus grande qu'elle était plus gratuite et plus volontaire. Mais, hélas ! lorsque ma raison n'était point encore assez développée pour le bénir, j'armai contre lui mon bras débile, et, avant de le connaître, je commençai à l'offenser et à l'outrager.

Je renonçai, insensé que je fus ! je renonçai à son adoption ; je répudiai le riche héritage qu'il m'avait acquis au prix de tant de fatigues ; je jetai, hélas ! je jetai bien loin cette belle robe d'innocence, dont il m'avait revêtu au jour heureux de mon adoption ; angélique vêtement qui me rendait à ses yeux si beau et à son cœur si cher qu'il trouvait ses délices d'être

avec moi¹. Tel fut, hélas ! tel fut le premier, le déplorable pas qui me fit bientôt tomber au fond du plus horrible abîme. Qu'arriva-t-il ?

Encore enfant, j'appris à pécher, à outrager Dieu, bien qu'à cet âge, je dois le répéter à ma double confusion, bien qu'à cet âge encore si tendre, je n'eusse point appris à le connaître. Imprudent ! j'approchai mes lèvres de la coupe empoisonnée de Babylone, je l'épuisai jusqu'à la lie. Je croyais y puiser la fidélité et la vie, et j'y bus malheureusement l'infortune et la mort. J'allai plus loin encore : à mesure que j'avançai en âge, j'avançai aussi d'un pas rapide dans la voie large de la licence et du péché. Victime, proie, jouet de mes passions sans honte et sans frein, les plus terribles voix du remords, éternel compagnon du crime, furent impuissantes à m'arrêter.

Devenu l'homme des désirs les plus pervers et les plus corrompus, je ployai servilement ma tête orgueilleuse sous le joug tyrannique de ma concupiscence révoltée. Avec mon sang le péché circulait dans mes veines ; puis, s'insinuant peu à peu jusqu'à la moelle de mes os, il la dessécha entièrement et je devins dur

¹ *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Prov., VIII, 31.)

comme le marbre. Ainsi familiarisé avec les crimes et les vices, je bus sans honte et à longs traits l'iniquité comme l'eau; et les menaces les plus épouvantables ne purent m'effrayer, et les promesses les plus magnifiques ne purent m'attirer.

Que dirai-je encore? Mon cœur n'était plus qu'un vrai sépulcre d'horreur¹, et tous les soins les plus recherchés et les plus ingénieux pour en cacher la honte sous les masques trompeurs inventés par la mollesse, fournis par la mode, prodigués par le luxe, hélas! tous ces soins ne purent jamais former une porte capable d'en garder l'entrée et d'en empêcher l'odeur pestilentielle.

Mes yeux, ma bouche, mes oreilles furent les principaux organes par où s'introduisait incessamment une nouvelle corruption et par où s'exhalait sans cesse une odeur de mort, odeur funeste, Dieu sait à combien d'autres!

Ah! permettez que, m'appliquant à moi-même avec bien plus de raison que lui les sentiments et les paroles de l'angélique Bernard, je proclame en toute vérité qu'en repassant les fautes de mes premières années, stupéfait,

¹ Sepulcrum patens est guttur eorum. (Ps. v, 2.)

confus, j'en rougis ; qu'en me rappelant celles de l'âge plus avancé, brisé de douleur et de componction, j'en verse des larmes amères ; enfin, qu'à la vue de celles de mes dernières années, je pâlis et je tremble de tout mon corps¹.

Ici, quel effrayant nuage se répand sur mes yeux ! quelle horreur, quelle épouvante me pèse sur le cœur ? Hélas ! hélas ! qu'ai-je fait ? hélas ! qu'ai-je fait en péchant ? Mais que ferez-vous maintenant, ô vous la plus grande des créatures, vous le plus bel ouvrage sorti des mains de Dieu ; que ferez-vous maintenant. Avocate des misérables, Refuge des pécheurs, Espérance des désespérés, toute-puissante Réparatrice de l'univers, que ferez-vous ? Pour moi, grande Reine, j'ai fait jusqu'ici ce que je savais faire ; faites maintenant, auguste Vierge, ce que vous savez faire vous-même.

A un abîme de maux et de misères, il faut un abîme de compassion et de miséricordes. Ouvrez donc en faveur d'un malheureux comme moi, ouvrez tout au large l'abîme de votre clémence, et je serai délivré de la mort qui me tient comme l'esclave à la chaîne.

¹ Video prima, et erubesco ; video media, et ingemisco ; video novissima, et contremisco. (S. Bern.)

Alors sera vérifié cet oracle du prophète : Un abîme attire un autre abîme ¹.

Je n'ai pas besoin, ô Marie, d'une miséricorde seulement, il m'en faut d'innombrables et toutes extraordinaires. Or, c'est à vous d'en juger ; pour me les accorder, il ne vous en coûtera qu'un seul acte de cette volonté à laquelle Dieu lui-même jamais ne résiste.

Opérez donc ce prodige, ô grande Trésorière de toutes les grâces ; opérez-le à la gloire de ce Dieu qui ne vous a faite si grande que pour le soulagement des misérables. De vous je l'attends, à vous je le demande ; de vous je l'espère, de vous je le veux : et vous pourrez me le refuser lorsqu'il sera vrai que votre compassion est éteinte, ou que vous aurez cessé d'être, après Jésus votre fils et notre frère, le grand, le seul, l'unique refuge des pécheurs.

¹ Abyssus abyssum invocat. (Ps. xli, 8.)

LE RETOUR.

Voici, ô puissante Mère de Dieu, voici à vos pieds un traître, un perfide, un ingrat. C'est le barbare qui a fait couler sous vos yeux le sang de votre Fils innocent; l'infidèle qui a eu le courage de vous délaisser; l'esclave fugitif et rebelle qui n'a cessé de fermer l'oreille à votre voix; le voici enfin, le voici de retour, il est devant vous. Quelle occasion plus favorable pouvez-vous attendre de vous venger? il est entre vos mains, il est temps de lui faire sentir la rigueur méritée de votre juste courroux.

Vous pouvez le perdre, vous pouvez le chasser, vous pouvez même l'anéantir si vous le voulez. Le chasser, le rebuter, c'est bien peu; faites plutôt éclater sur lui la foudre de votre indignation, ôtez du monde un monstre qui n'a pas son pareil sur la terre, condamnez-le, il le mérite bien, à cette prison, éternelle

demeure de la mort et de l'horreur .

Mais insensé, que dis-je? En vous de la rigueur! en vous de la vengeance! Est-ce donc là l'emploi que Dieu vous a donné? est-ce là le ministère auquel vous êtes destinée? Mais il serait donc faux ce que l'Église universelle s'en va répétant de siècle en siècle, que vous êtes l'Avocate et le Refuge des misérables²? il serait donc faux ce que prêchent à haute voix tous les Pères de la vérité? il serait donc faux que vous êtes la Médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes, l'Espérance des désespérés, l'Asile des pécheurs, la toute-puissante Réconciliatrice des malheureux enfants d'un père coupable?

Écoutez, grande Reine : ce monstre d'infidélité, ce traître, cet ingrat qui vous a si cruellement outragée, ah ! cet être indigné, c'est moi, et malgré tout cela je suis votre fils : votre fils, vous m'avez conçu dans ce moment fortuné où vous consentîtes à l'incarnation du Verbe éternel; votre fils, vous m'avez engendré dans les angoisses au pied de la croix. Ah ! ma ten-

¹ Ubi umbra mortis et sempiternus horror inhabitat. (Job. x, 22.)

² An falso aut inaniter vocat te omnis Ecclesia sanctorum advocatam suam et miserorum refugium?

dre, ma tout aimable Mère, si, pour justifier votre courroux, vous me rappelez mes perfidies, moi, pour justifier mes demandes, je vous rappelle le Calvaire.

C'est là sur cette montagne adorable que fut payée la dette immense de mes iniquités; c'est là que fut déchirée la cédule de mes obligations; c'est là que fut effacée la fatale sentence de mort déjà publiée, contre moi; c'est là que fut serré le nœud de la paix et de l'alliance entre le ciel et la terre; c'est là, enfin, que fut scellé par le sang de l'Homme-Dieu le grand testament de réconciliation et de grâce, qui me donne droit à l'héritage de mon frère premier-né; et vous, oui, vous-même fûtes la coopératrice de ce grand ouvrage seul digne d'un Dieu.

Mais si des souvenirs si tendres et si vifs ne peuvent réveiller en vous la compassion pour un malheureux, soyez du moins touchée par les dernières paroles de votre Fils sur la croix. Eh bien, lui, ô ma Mère, oui, lui-même, après trente-trois ans de fatigues; après avoir bu jusqu'à la lie l'amer calice de mes iniquités, présentes dès lors à sa pensée, me substituant à sa place par un excès inouï de charité, me donna à vous pour fils, et vous donna à moi pour mère.

Cet acte solennel de sa volonté, auquel il voulut que vous fussiez présente, afin de vous déclarer publiquement, à la face de l'univers entier, exécutrice de ses dispositions, cet acte fut le seul souvenir qu'il vous laissa par écrit dans son grand testament; ce fut aussi l'emploi qu'il lui plut de vous destiner et que vous acceptâtes de bonne grâce. Comment dès lors resteriez-vous inflexible à ce trait de charité sans exemple? comment refuseriez-vous d'accomplir l'honorable fonction qui vous fut donnée?

O ma Mère, ayez pitié du plus misérable des pécheurs; il a coûté le sang et la mort de votre Fils, et ce sang et cette mort seront entièrement perdus pour moi si jé me perds; et je perdrai certainement si vous ne m'aidez. Accordez-moi donc votre protection, votre appui, votre secours, et mon salut est assuré, et je compenserai par des louanges éternelles toutes mes ingratitudees passées.

Je demande beaucoup, je le sais, je le vois; peut-être cela coûtera-t-il trop à votre cœur? peut-être que l'immense miséricorde dont j'ai besoin envahira, offensera les imprescriptibles droits de la justice? C'est le contraire; j'en apporte pour garant l'illustre Chrysologue; sa parole m'encourage et me ranime.

Les vertus, dit-il, ont cela de propre, qu'elles se tiennent toutes, en sortes que si vous en isolez une, une seule, vous détruisez toutes les autres. Si donc la justice et la miséricorde sont deux vertus distinctes, elles sont sœurs, et il est de leur nature d'être inséparables. C'est pour cela qu'en Dieu lui-même, source éternelle de toutes les vraies vertus, la miséricorde n'est pas sans la justice, ni la justice sans la miséricorde.

Donc, conclut ce grand docteur, une équité sans bonté dégénère en rigueur, et une justice sans miséricorde devient cruauté ¹. Voudriez-vous, auguste Vierge, voudriez-vous être rigoureuse et cruelle envers moi? et quand vous le voudriez, le pourriez-vous? en auriez-vous le courage?

1 *Penes Deum neque pietas sine justitia. Virtutes si separatæ fuerint, dilabuntur; æquitas sine bonitate sævitia est, et justitia sine pietate crudelitas. (S. Petr. Chrysol.)*

LA DOULEUR.

Puissé-je du moins, puisse-je voir mon cœur se briser de douleur dans ma poitrine ! ce cœur perfide qui a violé tous les droits, frondé toutes les lois, foulé aux pieds tous les devoirs ! Puissent mes yeux verser de larges ruisseaux de larmes, et ces larmes devenir mon pain du jour et de la nuit ¹ ! Puisse mon âme se consumer, s'exhaler en gémissements et en soupirs ; puisse-je mourir de douleur !

Mais, hélas ! à quelle triste condition le péché m'a réduit ! Je fus prompt pour me jeter dans le précipice, et je suis comme enchaîné lorsqu'il me faut en sortir ; je fus facile à dissiper l'héritage de mon père, et je suis lent et inerte pour en ramasser les débris ; je fus tout-puissant pour commettre un mal infini, et je suis la

¹ Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.
(Ps. xli, 4.)

faiblesse et la lâcheté même pour le détester ; je fus, pour tout dire en un mot, je fus grand pour pécher, et je suis moins que le néant pour pleurer mon péché.

Le charme de l'iniquité suffit pour me faire boire jusqu'à l'ivresse à la coupe de la mort ; et maintenant les doux et puissants attraits de la grâce suffisent à peine pour me tirer de mon léthargique assoupissement. En moi l'ensorcellement du vice est si fort, que c'est à peine, oui, c'est à peine si je sens l'empire victorieux de cette grâce, qui, sans violenter la volonté, la caresse si doucement ¹, qu'elle amollit par ses touches secrètes les cœurs les plus durs et triomphe des plus obstinés.

Dieu ! à quel déplorable état je suis réduit ! Quel parti, quel espoir me reste-t-il, sinon de me jeter entre les bras de ma Mère, d'embrasser fortement ses pieds sacrés, de les baiser avec toute l'effusion de mon cœur, de les arroser de mes larmes, et de la supplier, par mes gémissements et mes sanglots, d'avoir pitié d'un malheureux ?

Ma cause est gagnée, si elle permet seulement que je me prosterne à ses pieds. Se pour-

¹ Non cogendo, sed oblectando. (S. Aug.)

rait-il qu'elle ne sentît pas se réveiller toute la tendresse de son cœur maternel, à la vue d'une misère si grande ? Je fus barbare, perfide, parjure, ingrat, plus qu'on ne peut l'imaginer ; mais serait-il possible que mes ingrattitudes pussent lutter avec sa miséricorde, et non-seulement lutter, mais la vaincre et la surpasser ?

Non ; c'est bien peu connaître ma Mère. Si je ne sais pas me disculper par mes larmes, son tendre cœur, oui, son cœur lui-même saura bien trouver les raisons les plus ingénieuses pour me compatir. Ainsi, ô Mère toute belle, Mère chérie, Mère bien-aimée, aimable, ô tout aimable Mère, ainsi, je recours à vous, je vous invoque, je vous réclame, et, j'en suis sûr, non-seulement vous ne me rejetez pas ; au contraire, vous êtes heureuse de me voir accourir sous les ailes de votre protection ; vous êtes, en effet, cette Montagne de la maison du Seigneur, prédite par le prophète, préparée dès l'origine des siècles, élevée dans la plénitude des temps au-dessus du sommet des plus hautes montagnes, où toutes les nations doivent accourir ¹.

¹ Et erit mons domus Domini in vertice montium, et fluent ad eum omnes gentes. (Isa. II, 2.)

Vous êtes élevée plus haut que les autres montagnes; car, ainsi que vous surpassez en grandeur et en dignité les anges et les saints, de même vous les surpassez en compassion et en clémence. C'est donc à vous que recourent tous les peuples pour obtenir avec abondance la miséricorde et la grâce. Vous êtes cette Ville fortifiée, dans laquelle, suivant saint Jérémie, tous les misérables doivent se rendre et demeurer au repos, car il leur suffit de s'approcher de vous pour être secourus.

Votre cœur compatissant saura deviner leurs misères, bien qu'ils soient incapables de les expliquer; enfin vous êtes le sublime, l'auguste Trône chanté par David, que Dieu lui-même s'est préparé depuis le commencement des âges pour y répandre à pleines mains les trésors inépuisables de sa miséricorde.

Vérifiez donc, auguste Vierge, vérifiez les oracles des prophètes, réalisez les ombres et les figures sous lesquelles ils vous ont désignée aux siècles futurs, et consolez l'espérance du plus misérable entre tous les misérables, qui, encouragé par leurs promesses, demande à vos pieds compassion, grâce, miséricorde.

Seriez-vous inexorable pour moi seul, tandis que vous êtes douce et clémente pour tous les

autres? Le seriez-vous, vous dont la miséricorde ne manque jamais à personne; vous dont la bénignité sans égale et sans exemple ne rejeta jamais un pécheur, quelque grand qu’il fût, dès qu’il eut recours à votre protection ¹?

Il y a déjà bien longtemps, vous dirai-je, suivant la pensée du saint évêque de Turin, il y a déjà bien longtemps que ma pauvre âme git infirme, languissante et à moitié morte dans le lit infect de ce misérable corps, enchaînée par les sens qui, traînant son grabat tantôt d’un côté, tantôt de l’autre, le heurtent avec violence.

Que vous coûterait-il de renouveler aujourd’hui le miracle de la piscine probatique! Faites-le donc, ô la plus belle de toutes les vierges! commandez à cette âme, déjà expirante, de reprendre ses premières forces, de se lever de son lit, et, au lieu d’y être traînée, de l’emporter généreusement, et de marcher pleine de vie dans le chemin de la justice.

A vos ordres, cette heureuse révolution sera certainement accomplie. C’est d’elle, au jugement du même pontife, que parle le prophète. Alors on dira que, dans la maladie mortelle

¹ Tu cujus misericordia nulli unquam defuit; cujus benignissima humanitas nullum deprecantem, quantumque peccatorem, unquam despexit. (S. Bern.)

de mon âme, c'est vous qui, en retournant son lit, avez rétabli l'ordre en remettant sous le joug ce corps de mort avec tous les sens, ses ministres, et en rendant à l'esprit son premier empire ¹.

¹ In hoc plane completa est prophetica illa sententia : universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus ; ut versa vice portaret lectum, in quo fuerat paulo ante portatus, et anima illius, quæ vasculo corporis ferebatur, postea corpus suum ipsa utilius circumferret. (S. Max.)

LE GÉMISSEMENT.

Très-sainte Mère de Dieu, Refuge des misérables, Consolation des affligés, Reine de la miséricorde, puissante Avocate des pécheurs, abaissez vos regards cléments sur un infortuné qui demande grâce : écoutez les gémissements et les soupirs de la plus misérable des créatures qui soit sur la terre ; tendez la main à un pauvre aveugle qui s'est précipité dans le profond abîme de tous les maux.

Du haut du trône resplendissant et sublime où vous êtes assise, Reine des anges et des hommes, daignez regarder un instant ici-bas dans cette vallée de larmes et de douleurs. Oh ! quel touchant spectacle de pitié et de compassion se présentera à vos yeux ! à ces yeux qui aiment à contempler l'infortune, seulement pour secourir les infortunés !

Mais avant de vous découvrir mes blessures,

ah ! permettez que je vous appelle du doux nom de Mère ! nom d'amour et de douceur, qui anime, qui raffermirait ma confiance ; nom aimable et cher, qui me rappelle que je suis votre fils, et qui oppose à mes iniquités toute la tendresse de votre cœur. C'est la confiance en ce nom qui me donne le courage de répéter, en peu de paroles, le lugubre et funeste récit de tous les maux que je souffre. Ah ! ma tendre, ma tout aimable Mère !.....

Je peux bien dire que, dès le premier moment de ma fatale désertion, je devins un amas d'iniquités qui bientôt surpassèrent le nombre de mes cheveux. A peine eus-je fait, insensé ! le premier pas qui m'éloigna de vous, que mes ennemis furieux, me voyant seul et sans défense, tombèrent sur moi, et me ravirent en un instant les riches trésors que mon Père m'avait donnés.

Alors je restai dans un complet dénûment, meurtri et exposé à toutes sortes d'insultes ; alors, devenu le passe-temps et le jouet de mes passions effrénées, je me trouvai, presque sans m'en apercevoir, enfoncé dans le bourbier de la plus honteuse dégradation ; alors mes yeux se trouvèrent chargés d'un épais nuage.

N'entrevoyant plus aucun rayon de lumière,

je fus, comme les habitants de Sodome, obligé de marcher en tâtonnant au milieu des clartés étincelantes du midi. Mon cœur devint une sentine empestée de toutes sortes d'abominations, et ma volonté ne connut plus d'autres biens que les jouissances grossières de la plus furieuse concupiscence ; en un clin d'œil, je me trouvai tout couvert de l'horrible lèpre du péché ; et, bien que j'eusse encore l'apparence de la vie, j'étais réellement mort ¹.

Oh ! le funeste, le déplorable moment qui me fit perdre tous mes biens ! oh ! le cruel, l'insupportable, l'effrayant souvenir qui me remplit d'horreur et me remet sous les yeux toute la honte de ma prévarication ! Que ferai-je donc, infortuné que je suis ? qui me délivrera de moi-même ? A vous, ô grande Consolatrice des affligés, à vous, Refuge des misérables, à vous seule il appartient d'opérer ce prodige qui vous couvrira d'une gloire immortelle ! Que la vue de mes malheurs émeuve vos entrailles ! O ma Mère ! prenez pitié de mes maux. Il n'est plus vestige de santé dans ma chair, mes os ne trouvent plus de repos à cause des souvenirs de ma folie.

¹ *Nomen habes quod vivas, et mortuus es. (Apoc. III, 1.)*

Mais pour être devenu si méprisable, et pour l'être devenu par ma faute, est-ce une raison de désespérer de votre secours ? Non ; c'est là un outrage que vous ne recevrez pas de moi, et ce sera certainement le seul que je vous aurai jamais épargné. Soient donc mes péchés et plus nombreux et plus graves que tous les péchés du monde, votre miséricorde sera toujours au-dessus, et mon espérance ne sera jamais au-dessous de votre miséricorde.

Ni Caïn ni Judas ne furent perdus à cause de l'énormité de leurs crimes : loin de là, ils furent les victimes de leur défiance ¹. Chassez-moi donc, repoussez-moi tant qu'il vous plaira, je dirai toujours que vous avez raison. Allez jusqu'à me frapper de mort, si vous le trouvez bon, je ne cesserai d'espérer en votre miséricorde. Je vous regarderai toujours comme mon unique espérance, ma consolation, mon asile assuré, et je verrai si dans la balance de votre cœur, mes iniquités pèsent plus que ma confiance.

Je m'abandonne donc entre vos bras, ô ma Mère ! et à vous toute seule je remets la décision de mon sort. Décidez ; mais, avant tout,

¹ Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear. Gen , iv, 13.)

souvenez-vous bien que, tout pécheur, et même tout grand pécheur que je suis, c'est pour appeler les pécheurs et non les justes que le Verbe éternel a daigné descendre sur la terre ¹ : souvenez-vous que, quelque gangrenées, quelque profondes que soient les plaies qui me dévorent, ce sont les malades et non les sains qui ont besoin de remèdes et de médecin ². Souvenez-vous enfin que la miséricorde est le sentiment le plus cher au cœur de votre divin Fils, qui, pour devenir miséricordieux et compatissant envers les misérables, s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous ³.

Souvenez-vous que la miséricorde tient le premier rang parmi les œuvres de la Sagesse et de la Toute-Puissance divine ⁴ ; en un mot, que toutes les voies de notre bon Dieu ne sont que miséricorde et vérité ⁵ : miséricorde pour secourir les malheureux ; vérité pour rendre inébranlable la certitude du secours qu'il

¹ Non veni vocare justos, sed peccatores. (Luc. v, 32.)

² Sani non indigent medico, sed male habentes. (Id., *ibid.*, 31.)

³ Debit per omnia patribus similari, ut misericors fieret. (Heb., II, 17.)

⁴ Et misericordia ejus super omnia opera ejus. (Ps. cix, 9.)

⁵ Universæ viæ Domini misericordia et veritas. (Ps. xxii, 10.)

veut nous accorder, suivant les promesses jurées à Abraham, patriarche des croyants ¹.

En présence de ces souvenirs, décidez, auguste Vierge, décidez de mon sort; prononcez ma sentence : je suis content qu'elle soit prononcée par celle qui ne saurait oublier qu'elle est ma mère.

¹ Jusjurandum quod juravit ad Abraham, patrem nostrum, daturum se nobis. (Luc., I, 73.)

LA MISÉRICORDE.

Me voici, ô puissante Mère de Dieu ! me voici de retour à vos pieds. Insensé que je fus ! le charme trompeur d'une félicité imaginaire m'égara, me séduisit, et me fit errer longtemps dans les vastes champs du libertinage et de l'erreur. A la première pensée que mon aveugle intelligence conçut de cet imprudent dessein, vous eûtes soin de faire briller à mes yeux un rayon de lumière surnaturelle et divine, afin de dissiper le prestige ; mais ma volonté perverse ferma les yeux pour ne point voir ma ruine.

Désormais, frappée de démence, elle se mit à tâtonner dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Dès le premier pas que je fis dans la route enchanteresse de la concupiscence, vous courûtes après moi, me demandant à grands cris pourquoi je m'étais éloigné de vous, pourquoi je vous avais tourné le dos.

Mais, semblable au sourd aspic qui, recourbant sa queue, se ferme les oreilles pour se rendre insensible à des enchantements importuns, je fus sourd à votre voix. Je ne tins aucun compte de vos gémissements, et je les vis, indifférent et déhonté, emporter par le souffle léger du vent fugitif.

C'est ainsi que, courant précipitamment vers l'abîme, je trébuchai et je tombai. Ma chute vous fit compassion, et aussitôt vous accourûtes pour me tendre la main et me relever. En me voyant entrer dans ma déplorable carrière, vous redoublâtes vos caresses afin de m'engager à vous suivre.

Mais, enfant dénaturé, je vous méprisai, je me moquai de vous. Avec dédain je refusai vos secours; et vos soins empressés devinrent même un motif pour moi de m'éloigner davantage. Hélas! quand j'y pense, mon cœur se brise, et une crainte glaciale pénètre dans mes os. Abreuvé déjà à la coupe impie de Babylone, dont le venin troubla ma raison et mon cœur, je m'abandonnai sans réserve à la tyrannique violence de cette loi des membres qui me rendit esclave de la dure loi du péché ¹.

¹ *Sentio in me aliam legem, captivantem me sub lege peccati.* (Rom., vii, 23.)

Ainsi, devenu furieux et frénétique, je ne prêtai plus l'oreille qu'à la voix trompeuse de mon ennemi. Aussitôt qu'il me vit seul et éloigné de ma mère, il fondit sur moi, et, déployant sa bravoure contre une paille sèche et stérile, il étendit sa main rapace, me vola, et m'emporta tous les précieux trésors que mon Père m'avait donnés, puis il me laissa là, le cruel, blessé, pauvre et nu.

C'est alors que mon cœur commença à me reprocher mon ingratitude. Je jetai autour de moi un regard attentif, et la désolante misère où je me vis plongé me remplit de honte et d'horreur. O ma Mère, ma bonne Mère ! commençai-je alors à crier ; mais les sanglots et les larmes firent expirer ma parole sur mes lèvres, et je ne pus proférer autre chose que le seul nom, le nom consolant de mère.

A ces premiers gémissements, vous tournâtes vos regards vers moi ; et, quoique les sales dépouilles d'Ésaü, dont j'étais couvert, m'eussent tellement changé que j'avais peine à me reconnaître moi-même, au seul son de ma voix vous reconnûtes que j'étais votre fils Jacob ¹.

Alors, ô spectacle attendrissant ! inquiète et

¹ Vox quidem, vox Jacob est, manus autem, manus sunt Esaü. (Gen., xxvii, 22.)

palpitante, vous volâtes à moi, les bras ouverts, pour m'embrasser. Et moi, la honte dans l'âme, le chagrin sur le front, les yeux baissés vers la terre, je courus me jeter entre vos bras maternels. Vous vous jetâtes à mon cou ; je tombai à vos pieds, je les embrassai : et vous, dans la joie de me revoir, et moi dans la douleur de vous avoir si indignement traitée, nous demeurions muets : vous ne pouviez dire autre chose que : *Mon fils!* et moi, je ne pouvais dire autre chose que : *Ma mère!*

Me voici donc, ô ma Mère! ô ma tendre Mère! me voici revenu auprès de vous, pour ne plus vous quitter. Mon insensé et coupable éloignement me coûte trop cher, oui, il me coûte trop cher; j'ai appris à mes dépens à connaître les suites de la désobéissance. Désormais je resterai toujours auprès de vous, toujours je vous tiendrai fortement par la main, sans vous je ne ferai plus un seul pas.

Seulement, ô ma bonne Mère! j'ai honte de rester auprès de vous, pauvre et nu comme je suis. Ne voyez-vous pas ce sale vêtement de peaux de bête dont je suis couvert? C'est le triste manteau de confusion et d'opprobre qui nous a été transmis par notre première et trop coupable mère : c'est l'héritage de nos premiers

parents rendu encore plus dégoûtant par mes iniquités ¹.

Or, si quelqu'un me voyait dans cet état, il m'en attribuerait sans doute la faute ; mais cependant, que dirait-il de vous ? Un habit si sale et si dégoûtant, permettez que je le dise, tournerait à votre confusion, comme si vous ne vouliez pas, ou comme si vous n'aviez pas de quoi couvrir le plus malheureux de vos enfants dont la vue fait pitié.

Mais non, me dit Bernard, votre bien-aimé, ni la volonté ni le pouvoir ne vous manquent ². Si donc vous le pouvez, ô ma Mère ! veuillez, je vous en prie, ce que vous pouvez. Que votre puissance elle-même, ajouterais-je avec saint Anselme, soit pour vous un motif de le vouloir. Couvrez-moi donc, ô ma Mère ! couvrez-moi de ce double et riche vêtement qui fait l'ornement de vos serviteurs ³.

Revêtez-moi de l'amour de Jésus-Christ et du vôtre : c'est tout ce que je vous demande pour

¹ Vides hanc tunicam pelliceam quæ nos circumdedit? Tunica Evæ, parentis nostræ, quam ad nos olim misera illa transmisit, et supervestivit carnem filiorum suorum, sicut diploide, confusione sua. (S. Bern.)

² Nec facultas, nec voluntas illi deesse potest.

³ Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus. (Prov. xxxi, 21.)

le moment. Oh ! le bel échange que je vous promets ! Je m'en irai partout, montrant mon bel habit, en sorte que tant d'autres aussi misérables que moi, me voyant si richement vêtu, voudront obtenir le même bonheur et s'empresseront d'être admis à votre cour, pour augmenter ainsi le nombre de vos serviteurs.

Que vous en semble, grande Reine ? êtes-vous contente ? Pensez à mon projet, et vous verrez qu'il est bien propre à étendre votre empire et à rendre plus éclatante encore la splendeur de votre gloire. Si cependant tout cela ne suffit pas pour vous attendrir, souvenez-vous, vous dirai-je avec Augustin, souvenez-vous que de mémoire d'homme on n'a jamais entendu dire que vous ayez abandonné un pécheur implorant votre secours ¹. Voudriez-vous en donner aujourd'hui le premier exemple dans ma personne ?

¹ Memorare, o piissima virgo Maria, non esse auditum a sæculo quemquam ad tua præsidia confugientem esse derelictum. (S. Aug.)

L'ESPÉRANCE.

Que me dis-tu, mon cœur? Ma Mère est-elle apaisée? Toi seul, tant de fois comblé de ses tendres caresses, toi seul peux m'en assurer. Mais, hélas ! tu ne réponds pas ; tu te tais, tu t'obstines à garder un cruel silence ? La sécheresse, la tiédeur, la froideur dans laquelle tu vis, ne m'annoncent que trop que ma Mère n'est pas encore réconciliée avec moi !

Mais non : je ne peux encore m'abandonner à cette triste pensée. Qui sait... ? je suis tenté de le dire, elle feint d'être sévère, tandis qu'elle est attendrie. C'est là le style, c'est là l'ingénieux artifice de toutes les mères, même les plus tendres : elles font semblant de refuser lorsqu'elles veulent le plus largement accorder ; et elles le font afin d'exciter leurs chers enfants à prier, parce que la prière obtient tout.

La mère dont les mamelles sont pleines de

lait ne désire rien tant que de les décharger dans la bouche de son cher nourrisson ; cependant rarement elle le fait si elle n'en est priée par des larmes : ces larmes sont le doux aliment de sa tendresse.

Or, si c'est ainsi qu'agit ordinairement la nature dans toutes les mères, est-il croyable que la grâce agisse autrement dans le cœur de Celle qui, par tant de titres et plus grands et plus sacrés, est devenue ma mère ? Ah ! auguste Reine, ah ! peut-être faites-vous la même chose à mon égard ! Telle est du moins ma confiance, et cette confiance suffit pour me remplir de consolation et de courage. Et qui sait... ? peut-être n'est-elle pas vaine.

Mais que je sois ou non dans l'erreur, ne vous attendez pas que je cesse de piauler comme un petit poussin autour de vous, jusqu'à ce que vous m'ouvriez les ailes de votre clémence, et me receviez avec bonté. Continuez donc, continuez tant que vous voudrez à vous montrer fâchée contre moi ; votre air sévère ne m'inquiète pas du tout. Je suis à la porte de votre cœur, et je frappe, et je pousse, et je heurte sans me lasser. Regardez : je suis un mendiant qui demande l'aumône ; je suis un affligé qui demande des consola-

tions ; je suis un pèlerin qui demande un abri.

Ah ! ma Mère, ah ! voilà que je commence à sentir au fond de mon cœur les prodigieux effets de votre tendresse ! Je me connais bien moi-même, et je sais combien je suis léger et inconstant. Or, cette confiance, cette constance, cette importunité à vous prier ne peut être, j'en suis certain, un produit de cette terre inféconde et inculte : elle me vient de vous sans aucun doute. Certainement ce doit être vous, dont l'empire sur les cœurs est tout à la fois si puissant et si doux, qui me l'avez inspirée.

Je vous dirai donc aujourd'hui, comme le pieux Anselme disait un jour à votre Fils : « O vous qui me donnez le courage de demander, donnez-moi ce que je vous demande ; vous qui m'inspirez le désir de chercher, faites-moi trouver ce que je cherche ; vous qui m'accordez la force de frapper, ouvrez à ce pauvre qui frappe ¹. »

A qui donnerez-vous, je continue à parler avec le même saint, à qui donnerez-vous, si

¹ *Ecce peto, quæro, pulso : qui me facis petere, fac et accipere ; das quærere, da invenire ; doces pulsare, aperi pulsanti. Quis invenit, si quærens frustratur ; cui aperis, si pulsanti claudis ; quid das non oranti, si amorem tuum negas roganti ?* (S. Ansel.)

vous ne donnez rien à celui qui demande? Qui trouvera jamais ce qu'il cherche, si celui qui cherche est trompé dans son attente? A qui sera ouverte la porte de votre compassion, si vous la fermez à celui qui frappe?

Souvenez-vous, ma bonne Dame, que votre Fils a répandu sur vous l'huile de l'allégresse et de la joie, de préférence à toutes les autres filles de Sion¹. Or, vous le savez, l'huile est le symbole de la compassion et de la miséricorde. Ainsi votre Fils, qui est la charité par essence, n'a répandu l'huile sur vous qu'afin de vous remplir d'une telle bonté, que vous puissiez consoler tous les affligés qui auraient recours à vous.

Si donc je vous demande compassion, je vous demande ce qui vous a été donné pour moi. N'allez pas me dire que mes péchés sont trop grands et mes misères infinies; car je vous répons que la clémence présuppose le délit, et la compassion, la misère, puisqu'il est impossible d'être clément, si ce n'est envers le coupable, et impossible d'être compatissant, si ce n'est envers le malheureux.

Si, pour cette raison, vous refusiez de me se-

¹ Unxit te Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis.
(Ps. XLIV, 8.)

courir, que dirait-on de vous? On dirait que votre miséricorde s'est laissé vaincre par mes misères ; on dirait que votre clémence a été plus faible que mes iniquités ; on dirait, en un mot, que la Mère d'un Dieu, ou n'a pas pu, ou n'a pas voulu aider un infortuné, parce qu'il était plus que tout autre accablé de malheurs et de revers.

Dire que vous ne pouvez pas, ou que vous ne voulez pas, serait chose également injurieuse à votre puissance et à votre bonté. Cependant j'aimerais mieux, permettez-moi cet aveu, oui, j'aimerais mieux entendre dire que vous ne pouvez pas, que d'entendre dire que vous ne voulez pas secourir les malheureux. Ne pas pourvoir, quand on veut, n'ôte rien ni à la dignité du rang, ni à la magnanimité de l'âme : mais ne pas vouloir, quand on peut, ah ! cela dénoterait une dureté de cœur qui vous serait bien plus injurieuse, que votre puissance ne vous est honorable.

Je ne peux souffrir d'entendre parler ainsi de ma Mère, que tous les siècles célèbrent à l'envi comme la plus tendre, la plus clémente, la plus libérale de toutes les mères. Ainsi, ô grande Reine ! soyez, soyez du moins touchée de votre honneur, si vous êtes peu touchée de mes mi-

sères. Faites connaître à l'univers que, lorsqu'il s'agit de tendre la main à des malheureux qui vous invoquent, vous voulez et pouvez tout¹, également riche de puissance et de compassion.

Ni l'une ni l'autre ne serait digne de la mère d'un Dieu, si l'une et l'autre ne participait de l'Infini dont vous approchez de si près. Oh ! lorsque je vous contemple, auguste Vierge, je vous perds entièrement de vue, et à votre place je ne vois que la miséricorde et la clémence² !

Mais pourquoi cela ? Parce que le Dieu qui vous a élevée à la dignité incomparable de Mère de son Fils unique, ne l'a fait que pour préparer en vous une protectrice secourable à tous les malheureux ; et en vous faisant ce que vous êtes, il vous a donné le soin de leur compatir et de les aider. Oh ! le puissant motif pour que, de mon côté, je vous demande hardiment miséricorde et compassion, et pour que, du vôtre, vous ne puissiez pas me la refuser !

Maintenant donc permettez-moi, ma Mère, une innocente confiance. Il me semble que je vous ai réduite au point de ne pas pouvoir me

¹ Nec facultas, nec voluntas illi deesse potest. (S. Bernard.)

² Cum te, Domina, aspicio nihil, nisi misericordiam video. (S. Bonav.)

dire non. Ou il faut que vous m'accueilliez avec tendresse, tout pécheur, tout impie, tout sacrilège, tout scélérat que je suis, ou il faut que vous vous opposiez aux miséricordieux desseins de ce Dieu à qui vous avez tant d'obligation, et que vous trahissiez les devoirs de l'emploi qui vous a été confié.

Que vous en semble? Auriez-vous quelque chose à répliquer? ou bien y aurait-il des raisons meilleures ou plus fortes à vous donner? Je vous laisse tout à fait le soin d'en décider.

Oh! quelle douce violence ne doivent pas faire à votre cœur le désir d'un Dieu et la misère d'un fils, et d'un fils pauvre, blessé, malheureux, abandonné de tout le monde et privé de tout secours! Ma bonne Dame, je vous ai tout dit; mon cœur désolé ne peut rien me suggérer de plus ou de meilleur pour vous attendrir.

Il ne me reste qu'une seule chose, ô ma douce Mère, c'est de vous répéter, avec le grand Augustin, et je le répéterai cent fois, et je le répéterai à chaque instant, et jusqu'à mon dernier soupir: il est inouï dans l'histoire des siècles que jamais un pécheur, oui, un seul, vous ait trouvée dure et inflexible à ses prières, inaccessible à ses gémissements et

à sa confiance ¹. Permettez-vous que je sois le seul, l'unique exemple du contraire? Nous verrons un peu si vous en aurez le courage.

Sachez toutefois que dans cette étrange supposition, bien que Bernard, votre favori, m'autorise à ne jamais parler de vos miséricordes, puisque vous m'auriez délaissé ², néanmoins, quoi qu'il en dise, je ne cesserai pas, je ne me lasserai pas de vous appeler, de vous reconnaître, de vous proclamer Mère et Reine de miséricorde, Trône de grace, Propitiatoire de clémence et de charité ouvert à tous, commun à tous, incomparable, immense, universel.

¹ Memorare, o piissima virgo Maria, non esse auditum a sæculo quemquam ad tua currentem præsidia esse derelictum. (S. Aug.)

² Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, qui te in suis necessitatibus invocatam meminere defuisse. (S. Bern.)

LA PERSÉVÉRANCE.

Parlez, grande Reine, parlez, votre serviteur vous écoute. Parlez, enfin, et que j'entende de votre bouche la décision de mon sort. J'attends avec impatience et inquiétude votre réponse ; mais, en attendant, je reste à la porte de votre miséricorde. De grâce ! ouvrez-moi, ô grande Dame ! ouvrez à un pauvre mendiant. La nuit l'a surpris depuis longtemps, et il s'est égaré. Infortuné ! j'ai erré dans l'obscurité, sans apercevoir aucun rayon de lumière, et toutes les bêtes féroces qui courent pendant les noires ténèbres ont menacé de me dévorer ¹.

Ouvrez donc, ô la plus belle de toutes les filles de Sion ; car le froid hiver de mes passions m'a tout glacé, et le furieux aquilon de

¹ Facta est nox, in ipsa pertransibunt omnes bestiae sylvæ. (Ps. ciii, 20.)

ma concupiscence a engourdi tous mes membres. Ma tête dégoutte d'une froide rosée, et mes cheveux sont gelés avec le givre de la nuit ¹. Par pitié, ouvrez, ô très-pieuse Dame, ouvrez; c'est votre serviteur, c'est votre fils qui frappe; reconnaissez-le à sa voix.

C'est celui que vous mîtes un jour au monde, parmi les plus cruelles douleurs, sur le sommet du Golgotha; c'est celui qui fut autrefois l'objet de toutes vos caresses. Ouvrez donc, ma Sœur; car vous l'êtes, puisque vous descendez du même Père et que vous êtes encore revêtue de la même chair que moi; ouvrez, car je n'y tiens plus, et daignez enfin m'introduire dans votre maison, où tout respire l'allégresse et la joie.

Vous êtes cette belle Cité de Dieu dont tout le monde dit des choses admirables et magnifiques ². Oh! s'il vous plaisait d'introduire dans cette belle Cité un misérable, un ingrat, un indigne comme moi, vous en verriez augmenter la magnificence, l'éclat, la splendeur et la gloire. Sera-t-elle donc fermée pour moi seul la porte de cette arche merveilleuse qui,

¹ Caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium. (Cant., v, 2.)

² Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. (Ps. LXXVI, 3.)

construite autrefois par le bon Noë, n'était que votre figure et l'ombre de ce que vous êtes ?

Souvenez-vous, grande Reine, que la famille privilégiée du bon patriarche ne fut pas seule recueillie dans l'arche et sauvée du déluge : il y eut encore des êtres et des animaux de toute espèce. Belle image pour les siècles futurs de ce qui devait se vérifier en vous ; éloquente prophétie qui faisait entendre qu'en vous, Arche vivante du Seigneur, fabriquée non par la main des hommes, mais par la Sagesse incréée, les justes seuls ne seront pas reçus, mais encore et surtout les pécheurs, et les pécheurs de toute espèce.

Cependant, pour expressive, pour conforme qu'elle soit à son modèle, l'image est toujours au-dessous de l'objet qu'elle représente. Ainsi, dans l'arche du bon Noë, il n'entre qu'un couple de chaque espèce d'animaux immondes ; tandis que ce n'est pas seulement à deux pécheurs de chaque espèce, mais à tous sans distinction et sans réserve aucune, qu'est accordé le droit d'être reçus en vous, Arche merveilleuse, Arche vivante du grand Testament de réconciliation et de grâce.

Voilà, ô ma Reine, voilà pourquoi, suivant les réflexions des Pères de l'Église, lorsque le

disciple bien-aimé vous eut vue couronnée de brillantes étoiles ¹, il entendit l'ami de votre cœur vous promettre seulement, en vous prodiguant les doux noms d'amic, de colombe et d'épouse, une autre couronne de lions et de léopards ².

Mais quelle énorme différence entre une couronne d'étoiles et une couronne de monstres! Quel présent le plus riche et le plus tendre des amis fait-il là à sa plus digne amie? Cependant, ô grande Reine! ces deux couronnes sont également magnifiques, également grandioses.

A vous, en qualité de Reine du ciel, convient parfaitement une couronne d'étoiles, composée non pas des astres matériels qui brillent au firmament, mais des anges, des séraphins, des âmes les plus saintes et les plus virginales, qui, brillant dans la Jérusalem céleste de différents degrés de gloire, rendent votre diadème et plus riche et plus beau.

A vous aussi, en qualité de Reine de la miséricorde, convient encore mieux une couronne

¹ Et in capite ejus corona stellarum duodecim. (Apoc., xii, 1.)

² Veni, amica mea, columba mea, veni, coronaberis... de cubilibus leonum, de montibus pardorum. (Cant., iv, 8.)

de bêtes féroces et de monstres, c'est-à-dire de pécheurs et d'impies. Par vous recueillis et sauvés, ils forment autour de votre tête le plus riche diadème, la plus étincelante couronne, augmentant ainsi la splendeur de votre gloire à proportion de leurs anciennes souillures et de leurs anciennes misères.

En vous offrant une pareille couronne, votre divin Fils n'eut d'autre dessein que de partager avec vous la gloire de son empire. Il mena en triomphe le péché, l'enchaînant à sa croix comme le trophée de ses victoires ; et, en portant sur votre tête une couronne de pécheurs, vous rendrez plus brillant l'éclat de ses triomphes, et dans vos conquêtes vous lui présenterez les plus agréables fruits de ses propres victoires.

Je vais plus loin, grande Reine. Si l'amour de ma cause ne me fait point illusion, j'ose dire que cette seule couronne vous fait plus d'honneur que toute autre : en voici la raison. En sauvant un pécheur, vous mettez à profit le sang précieux de votre Fils, et vous lui assurez la gloire qu'il s'est proposé d'acquérir par le grand œuvre de la rédemption.

Et, de fait, quel serait l'avantage, quelle serait l'utilité du sang de l'Homme-Dieu, de ce

sang que je peux bien appeler le mien, puisque c'est pour moi qu'il a été versé, pour moi qu'il a été offert en holocauste au Père éternel, à moi qu'il a été libéralement donné dans les eaux de la régénération; eh bien! je le répète, quelle serait l'utilité de ce sang adorable si je restais l'esclave de ma corruption et la victime future de la mort éternelle ¹ ?

Après toutes ces réflexions, pourriez-vous bien, ma bonne et tendre Mère, pourriez-vous bien, je ne dis pas refuser, mais différer encore un instant de m'ouvrir la porte de votre clémence, de me recevoir dans votre sein, et de me prodiguer toutes les caresses de votre amour? Non, cela n'est pas possible : vous refuseriez la plus brillante couronne que puisse vous offrir votre Bien-Aimé.

Aussi, en dépit de mes iniquités qui voudraient me jeter dans l'épouvantable abîme du désespoir, je sens, je reconnais, je vois que mon cœur espère en vous. Or, votre Bernard m'assure qu'espérer en vous suffit pour ouvrir les trésors de votre compassion, et que l'huile de la miséricorde qui découle incessamment de vous, ô magnifique Olivier des champs, ne peut

¹ Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem? (Ps. xxix, 10.)

être reçue que dans les vases de la confiance ¹.

Mais peut-être que mon espérance est téméraire, peut-être que je suis dans l'illusion? Non; on ne saurait pousser trop loin l'espérance quand on espère en vous. Votre clémence n'est-elle pas plus grande que tous les péchés du monde? Et vous-même, qu'en dites-vous, ô ma Reine? Répondez, parlez et que votre voix retentisse doucement à mon âme. Autrefois j'eus le bonheur de l'entendre, et je sais bien qu'elle est douce et suave². Oh! si je pouvais l'entendre encore au moins une fois!

Il me souvient parfaitement que vos lèvres sont comme un rayon de miel, et que sur votre langue il n'y a que du miel et du lait ³. Au doux son de votre voix, à une seule parole de votre bouche, vous verrez un prodige. De vous dire s'il sera égal ou supérieur à celui que vous opérâtes autrefois dans la bienheureuse maison d'Élisabeth, je ne l'entreprendrai pas. Vous me verrez à l'instant libre et dégagé de mes

¹ Sola nimirum spes apud te miserationis locum obtinet, nec oleum misericordiæ, nisi in vase fiducia, ponis. (S. Bern.)

² Sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis. (Cant., II, 14.)

³ Mel et lac sub lingua ejus... favus distillans labia tua. (*Ibid.*, IV, 11.)

pesantes chaînes; vous verrez ce cœur de bronze, amolli, se fondre comme la cire devant le feu, ou comme le vôtre à la voix de votre Bien-Aimé.

Mais qu'est-ce que ceci ? Pendant que je vous supplie et que je vous implore, je sens mon cœur inondé d'une paix inconnue, d'une joie extraordinaire, d'une allégresse sans exemple. Ah ! c'est l'heureux présage des faveurs que je demande, c'est un sûr messager des grâces que j'attends; mais non, je dirai mieux, c'est votre douce voix qui m'attire et m'enchanté. Infortuné ! j'ai eu peine à la reconnaître ; il y avait si longtemps que je ne l'avais pas entendue !

O ma Reine, ô ma Sœur, ô ma bonne Mère, vous avez vaincu : la victoire est à vous. Menez-moi donc maintenant en triomphe, comme un trophée de vos immenses, de vos indicibles, de vos inépuisables miséricordes. C'est moi qui suis la perle la plus riche et l'ornement le plus brillant de votre couronne.

LE PROPOS.

Dites-moi, grande Reine, dites-moi, êtes-vous apaisée ? Puis-je espérer d'être rentré dans vos bonnes grâces ? êtes-vous contente de mes promesses ? Ah ! que dis-je ? mal avisé que je suis ! quelle imprudente question vient de sortir de ma bouche ? Mes promesses vous apaiser ! Je crains, je tremble que mes promesses ne soient précisément ce qui réveille votre indignation et crie maintenant vengeance contre moi.

Je me rappelle mes nombreux serments d'amour et de fidélité ; je me rappelle mes nombreuses protestations d'obéissance et d'affection, et je me rappelle aussi dans l'amertume de mon cœur vos maternels accueils. Que ne vous dis-je pas ? quelles promesses ne fis-je pas ? quelles expressions, quels artifices n'employai-je pas pour vous engager à me secourir dans mes dangers, dans mes afflictions, dans mes adversités !

Je soupirai, je priai, je vous appelai mon espérance, ma consolation, mon unique refuge ; je n'avais sur les lèvres d'autres noms que ceux de *mère* et de *fils*, pour exciter en vous la tendresse et la compassion. Hélas ! et toutes mes promesses furent fausses, mes serments trompeurs, mes protestations vaines et mes paroles menteuses !

Ce n'étaient que des mensonges colorés pour me tirer des périls où je me trouvais. Oh ! ma Mère ! oh ! comme je vous trompai ! Après tous ces serments mille fois répétés, je fis comme Laban, je recherchai mes anciennes idoles et me plaignis de la main qui me les avait enlevées.

A peine eûtes-vous apaisé la tempête dont j'étais accueilli, à peine eûtes-vous fermé le gouffre où je descendais, que, semblable à l'animal immonde, je retournai bien vite à mon vomissement et devins sans rougir infidèle et parjure. Tel que les neufs lépreux ingrats, je ne me donnai pas même la peine de baiser votre main bienfaisante, par un signe extérieur de reconnaissance ; que dis-je ? plus coupable qu'eux, je tournai contre ma Bienfaitrice elle-même ses propres bienfaits. Oh ! le perfide oh ! l'ingrat que je fus !

Je fis semblant d'être docile, obéissant, pieux, afin de vous voler les richesses de votre grâce, d'arracher en quelque sorte de vos mains vos dons précieux, pour en faire bientôt après un sacrilège mépris. Je feignis le langage, la voix, la douceur de Jacob, et je cachais les mains sales et rapaces d'Ésaü.

Il est bien vrai, j'accusai à vos pieds toutes mes fautes, mais je les accusai avec la langue profane de Balthasar, et non avec le cœur humilié de David. A tous ces souvenirs, mon sang se glace dans mes veines, et je ne sais quelle terrible secousse agile mes os et mes fibres !

Cependant vous étonnerez-vous que j'aie pu commettre des fautes si graves, tomber dans de si exécrables désordres ? Eh ! que pouviez-vous attendre autre chose d'un misérable qui est plutôt un ver de terre qu'un homme, conçu dans l'iniquité et né au péché avant de naître au monde ? Je ne puis rien vous dire de plus.

Un tel abîme de misères et de malheurs, loin d'exciter votre indignation et votre courroux, ne doit, au contraire, éveiller en votre cœur que compassion et clémence. Bien plus, je ne connais pas de meilleur moyen, auguste Vierge, de me rendre digne de votre pitié, que de vous présenter cet immense fardeau de crimes sous

lequel je succombe. Je ne connais pas de meilleur moyen de faire briller de tout leur éclat vos miséricordes, que de leur opposer la haute montagne de mes ingratitude.

Qu'y aurait-il d'étonnant, ô ma divine Rebecca, si vous n'étiez riche, libérale et prévenante qu'envers les serviteurs fidèles d'Abraham ? ce serait là une bonté qui n'aurait rien d'extraordinaire ni de remarquable. Mais être bienfaisante et bonne, même envers ses chameaux, c'est là véritablement un trait de bonté et de grandeur d'âme seul digne de l'épouse du céleste Isaac et propre exclusivement à l'illustre mère du divin Jacob. C'est ce caractère de charité qui vous fait reconnaître, parmi toutes les créatures du ciel et de la terre, pour l'auguste Reine de la miséricorde.

Or, dites-nous, c'est Bernard votre bien-aimé qui le demande, dites-nous, grande Princesse, quels sont les sujets de votre empire, qui est un empire de miséricorde, sinon les misérables ? Je suis donc, pour continuer son langage, moi qui de tous les pécheurs suis le plus misérable, je suis donc le plus noble et le premier de vos sujets ¹.

¹ Tu Regina misericordiæ, et qui subditi miseri

Voilà ce qui me donne droit à vos grâces, et ce droit est sacré. Voilà ce qui me donne action sur votre clémence, et cette action est légitime. En un mot, voilà le grand titre que je produis pour provoquer votre compassion. Or, étant aussi juste que miséricordieuse, vous ne pouvez me dénier ce qui m'appartient à un titre si authentique. Oubliez donc, ô ma tendre, ô ma tout aimable Mère, oubliez maintenant pour toujours mes infidélités, et réconciliez-vous avec moi. Je fus parjure, perfide, ingrat, je vous promets que je ne le serai plus.

Je le sais, je suis trop faible pour accomplir ce que je promets. S'il est privé d'un ferme appui, le malade qu'ont affaibli de longues infirmités, qu'ont épuisé de nombreuses rechutes, chancelle à chaque pas, il s'évanouit, il tombe. Conduisez-moi donc, ô puissante mère, ô souveraine Réparatrice de l'univers, soutenez-moi de votre bras, éclairez-moi de vos lumières, et alors vous me verrez courir rapidement dans les voies de la justice sans vous donner le plus léger déplaisir : c'est la seule condition que je mets à mes promesses : or cette condition dépend absolument de vous.

cordiæ, nisi miseri? Et ego peccatorum miserrimus, subditorum maximus. (S. Bern.)

Daignez, ô ma tout aimable Mère, daignez l'accepter. Alors vous me verrez accomplir avec constance et loyauté tout ce que je vous ai promis, et même tout ce que la vive confiance dont je suis animé me fait promettre en ce moment.

Que si jusqu'à ce jour j'ai été variable et changeant comme la lune ¹, n'imitant cet astre que dans la perte et jamais dans le recouvrement de sa lumière ², je promets en ce moment, suivant l'expression du Prophète, d'être immuable comme le soleil³. Mais pour cela j'ai besoin de vous ; or je sais bien qu'en mettant ma confiance en vous, je serai comme la montagne de Sion, ferme, solide, et à jamais inébranlable ⁴.

¹ Stultus sicut luna mutatur. (Eccli., xxvii, 12.)

² Illa enim cito ad plenitudinem redit; tu ad sapientiam nec sero convertetis. (S. Max.)

³ Sapiens permanebit cum sole. (Ps. lxxi, 5.)

⁴ Qui confidunt in Domino sicut mons Sion qui habitat in Jerusalem. (Ps. cxxiv, 1.)

LA RÉCONCILIATION.

La paix, la paix, ô grande Reine ! mon cœur ne peut plus vivre en discorde avec vous. J'ai assez éprouvé les tragiques effets de ma rébellion ; je suis assez malheureux, assez puni du seul souvenir de ma perfidie, source fatale de tous mes maux. Insensé ! qu'ai-je fait ? et comment ai-je eu le courage de le faire ?

Vous avez bien raison d'être fâchée contre moi. Je ne vous le conteste pas, vous avez raison, et votre colère est d'autant plus juste, que ma méchanceté est plus inexcusable. Mais qu'il vous suffise, auguste Princesse, de la peine que je ressens, de la honte qui me couvre et de la rougeur que je porte sur mon front. Il est si grand, si manifeste, si public, l'opprobre dont je suis environné, qu'il me semble lire dans les yeux de toutes les créatures la haine, l'abomination, le mépris.

Oh ! que je serais moins à plaindre si je pouvais me soustraire aux regards de tous les hommes ! Je tremble, je meurs de honte, rien que de me montrer en public. Le regard de chacun me fait peur. Il me semble que tout le monde me montre au doigt et qu'on se dit les uns aux autres : *Voilà l'ingrat !*

Oui, je l'avoue, tel est mon état ; et cet état si pitoyable est la bien juste punition de mon ingratitude. Or, voudriez-vous, ô ma Reine, ô ma Mère, voudriez-vous qu'à tant de souffrances se joignît encore celle de vous voir fâchée ? Infortuné que je suis ! ah ! ce serait là pour moi le comble de mes disgrâces.

Volontiers je souffrirai les injures de tous les hommes et les outrages de toutes les créatures, car tous ont raison de me haïr : mais je ne saurais souffrir que vous continuiez d'être en colère contre moi, vous sur qui reposent toutes mes espérances, vous à qui j'appartiens d'autant plus spécialement, que mes péchés sont plus graves.

Faisons donc la paix une bonne fois, ô ma tendre Mère, faisons la paix. Comment pouvez-vous vous refuser à une demande si douce, si suave et si chère, lorsque tout en vous exprime

cette disposition pacifique, lorsque vous l'exprimez vous-même ?

Du moment où votre divin Fils s'annonça comme le Prince et le Roi de la paix ¹, vous en fûtes proclamée la Reine, car ce qui appartient au fils doit à juste titre appartenir à la mère ². Vous êtes ce rassurant Arc-en-ciel de réconciliation, formé tout exprès par le Créateur lui-même, afin de se souvenir, en vous voyant, de la paix conclue avec le genre humain ³.

Vous êtes encore la belle Colombe, envoyée par le divin Noë après les ravages du déluge, pour apporter aux affligés l'olivier de la paix.

Mais surtout vous êtes l'admirable Lien des deux Testaments. En vous trouva son complément et sa fin l'antique alliance, promulguée jadis au bruit des tonnerres et à la lueur des éclairs, comme étant une loi de crainte et de justice. En vous aussi prit naissance le Testament nouveau, plus riche et plus parfait que le premier.

¹ *Pater futuri sæculi, princeps pacis.* (Isa., ix, 6.)

² *Decet enim Dei matrem ea quæ filii sunt, possidere.* (S. Joan. Damasc.)

³ *Arcum meum ponam in nubibus; videbo illum, et recordabor fœderis sempiterni.* (Gen., ix, 13.)

Testament annoncé à la terre au milieu des harmonieux concerts de la milice céleste, heureux présage de bonheur et de paix ¹ ;

Testament où respire d'un bout à l'autre l'esprit de douceur et de charité du divin Testateur, qui invitait les malheureux à venir à lui pour trouver le soulagement ² ; qui déclarait n'être point venu pour condamner le monde, mais pour le sauver ³ ; qui réglait le zèle indiscret de ses disciples sur la mansuétude de son cœur ⁴ ;

Testament qu'il confirma par le sacrement de la paix, lorsque, outrepassant toutes les lois de la nature et toutes les bornes de l'amour, il faisait de son corps un aliment et de son sang un breuvage, pour la rémission générale de tous les péchés ⁵ ;

Testament qu'il scella avec le sceau de la paix, lorsqu'il implorait la clémence de son

¹ *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc., II, 14.)*

² *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth., XI, 28.)*

³ *Non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum. (Joan., XII, 47.)*

⁴ *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde. (Matth. XI, 29.)*

⁵ *Hic calix novum testamentum est in meo sanguine..... qui effundetur in remissionem peccatorum. (I. Cor., XI, 25.)*

Père en faveur de ses propres bourreaux ; lorsqu'il donnait l'investiture du royaume des cieux à un voleur expirant sur un gibet, et que, pour dernier gage de sa charité et de sa tendresse, il laissait aux apôtres et à tous ses disciples le don précieux de la paix ¹ ;

Enfin, Testament qui, au milieu des prodiges, des feux et des flammes divines du Cénacle, fut ouvert et publié par des ministres de réconciliation et de paix, chargés d'évangéliser aux nations le règne de Dieu dans toute l'unité et dans la paix ², et dans toute la suite des siècles, constamment annoncé avec les souhaits préalables de la grâce et de la paix ³.

Si donc en vous, auguste Reine, tout respire et tout annonce la paix, je vous en prie, faisons la paix nous deux. Comment me refusez-vous, si vous-même vous vous êtes comparée à un olivier planté au milieu des champs ? La comparaison est juste et vraie. Vous êtes le bel Olivier symbole de la paix, car vous offrez la paix et le repos à quiconque vient

¹ *Pacem meam do vobis ; pacem meam relinquo vobis.* (Joan., xiv, 27.)

² *Beati pedes evangelizantium pacem.* (Rom., x, 15.)

³ *Gratia vobis et pax a Deo patre nostro et Domino Jesu Christo.* (C'est ainsi que saint Paul commençait toutes ses admirables Épîtres.)

s'asseoir sous votre ombre. Vous êtes, de plus, l'Olivier planté au milieu des champs, et non point renfermé entre les murs d'un jardin, pour montrer que chacun peut, qu'il soit juste ou pécheur, s'approcher de vous en toute liberté, sans aucune crainte d'être empêché ou repoussé.

Que dirai-je encore? un autre jour vous vous vantiez à votre Bien-Aimé d'être belle comme les tentes de Salomon : vous ne pouviez trouver de comparaison plus frappante ni plus ingénieuse. Vous ne ressemblez point aux tentes de David ; car là, il n'était question que de guerre et de justes rigueurs : or, la rigueur n'est pas votre affaire.

Vous ressemblez, au contraire, aux tentes pacifiques de Salomon, parce qu'on n'y traitait que de paix, et la paix est proprement ce qui vous convient. A l'ombre de ce bel olivier, j'ai donc résolu de chercher un abri. Dans l'enceinte de ces magnifiques pavillons, j'ai résolu de chercher un refuge.

Recevez-moi donc, auguste Reine, accueillez-moi ; ô ma Mère, apaisez votre courroux, calmez votre colère, et veuillez ne plus me regarder d'un œil sévère et menaçant. Désormais je resterai toujours près de vous ; je vous

admirerai, je vous respecterai, je vous aimerai beaucoup, beaucoup.

Plus de froideurs, plus de discorde entre nous : vous serez ma Dame, et moi votre serviteur ; vous serez ma Reine, et moi votre sujet ; vous serez ma bonne Mère, et moi votre fils respectueux. Je ne ferai pas un seul pas sans vous ; je n'ouvrirai pas la bouche, si ce n'est par vos ordres ; je ne formerai pas une pensée, si ce n'est pour vous. En un mot, vous serez l'arbitre de mon cœur et de toutes mes affections.

Voilà tout ce que je vous promets ; et, dès ce moment, je jure mes promesses à vos pieds sacrés. J'ai fait de mon côté tout ce que je peux faire ; faites du vôtre ce que vous savez faire. Employez votre miséricorde, afin que je ne sois plus parjure ; bénissez mes promesses et accordez-moi votre puissant secours, afin que je les accomplisse.

LA CONFIANCE.

Que vous en semble, auguste Reine, que vous en semble ? Ah ! je le disais bien, et je ne me suis pas trompé ! vous m'avez accueilli, vous avez couvert ma nudité de votre manteau ; enfin, vous m'avez revêtu de vos riches livrées. N'en suis-je pas plus beau à vos yeux ? N'êtes-vous pas charmée de me voir ? N'êtes-vous pas fière de m'avoir auprès de vous ?

Toutefois, ne croyez pas que cela seul me contente, que cela seul me suffise. Il est vrai, vous m'avez donné beaucoup ; mais ce que vous m'avez donné est bien peu de chose, en comparaison de ce que vous pouvez me donner, et de ce que je prétends obtenir.

Toutes les législations donnent droit aux enfants sur tous les biens de leur mère : c'est de ce droit que je prétends, moi aussi, me prévaloir. Faisons donc entre nous, je vous prie,

une espèce de compte en gros, et voyons si j'ai raison.

Du moment que vous fûtes élevée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu, vous fûtes mise en possession de tous les trésors du ciel pour en être la maîtresse absolue. Or, qui pourrait concevoir combien vous devîntes alors grande, puissante et riche? Mais, s'il en est ainsi, vous devez convenir avec moi que, quoi que vous donniez à vos enfants, il vous reste toujours beaucoup plus à donner; car vos trésors ne consistent pas en monnaie, mais en mines, et en mines inépuisables.

Eh bien, ces trésors, permettez que je vous le dise, ces trésors sont pour vous du superflu. Bien mieux, quelle que soit la profusion avec laquelle vous les dispensez à nous autres malheureux, vous n'en êtes pas moins riche. Vous devez même souffrir que j'ajoute une chose, c'est qu'ils ne vous ont été confiés qu'à la condition d'en faire part, surtout aux misérables qui ont recours à vous.

Oh ! la belle idée que me donnent de vous vos grandeurs ! Jusqu'ici je vous entendais appeler Vierge très-prudente, mais je n'en savais pas la raison. Je vois maintenant combien ce nom vous convient, et comment il vous

distingue non-seulement des vierges folles, mais encore des vierges prudentes.

Celles-là oublièrent de tenir leurs lampes allumées; celles-ci se pourvurent d'huile, mais seulement autant qu'il leur en fallait pour elles seules. De là, les premières furent appelées folles, et les secondes prudentes.

Mais vous, à la différence des unes et des autres, vous avez mérité le nom de très-prudente, pour vous être pourvue d'huile en si grande abondance, que vous en avez eu non-seulement assez pour votre usage, mais encore pour en donner, et en donner largement à tous ceux qui en ont besoin.

Or, quelle est cette huile dont vous êtes si riche, sinon la plénitude de tous les trésors du ciel? c'est donc à bon droit qu'il a été dit de vous : Un grand nombre de filles de Sion ont amassé de grandes richesses, mais vous seule, vous seule les avez toutes infiniment surpassées¹. Oh ! que je suis content de voir ma mère si riche !

Cependant, ô ma Reine ! que vous semble-t-il de mes prétentions? N'ai-je pas le droit comme tous vos autres enfants de participer

¹ *Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas. (Prov., xxxi, 29.)*

à vos immenses trésors ? N'allez pas me rappeler mon ingratitude, car je m'en souviens très-bien. Mais cette ingratitude elle-même, loin de me décourager, me donne une nouvelle confiance et me fournit de nouvelles raisons pour vous prouver que vous êtes obligée de me secourir, même de préférence à tous vos autres enfants qui vous furent toujours obéissants et soumis.

Oh ! combien n'ai-je pas souffert depuis le fatal moment où je vous abandonnai ! Puissé-je effacer ce jour du nombre de mes jours ! Semblable au hibou, j'ai abhorré la lumière ; j'ai désiré la sombre nuit pour m'abandonner à toutes les œuvres des ténèbres ; j'ai erré longtemps sans habits et sans pain ; j'ai été tourmenté par une soif cruelle et sans cesse renaissante ; enfin je suis mort de faim. Et tout cela vous paraîtrait une légère punition de ma perfidie. Cependant, c'est là-dessus précisément que reposent toutes mes prétentions.

— Les richesses ne servent de rien à ceux qui sont dans l'abondance, mais bien à ceux qui sont dans le besoin ; et c'est pour cela que vous en avez été comblée. Je suis charmé de pouvoir vous appeler vous-même en témoignage de cette vérité. C'est vous, oui, je me le rappelle

très-bien, c'est vous qui parmi les sublimes éloges que vous adressiez à votre éternel Bienfaiteur, lui rendiez de solennelles actions de grâces d'avoir comblé les pauvres de ses richesses et renvoyé les riches sans rien leur donner¹.

Or, si avoir usé de générosité envers les misérables, vous paraît une œuvre digne de Dieu, comment refuseriez-vous d'être généreuse envers moi, qui me trouve dans la plus grande nécessité? Il y a plus, une immense multitude de personnes de tout âge et de toute condition environnaient continuellement le divin Maître. Cependant les besoins extrêmes de la foule qui, l'ayant suivi dans le désert, n'avait pas de quoi réparer ses forces, furent seuls capables d'obtenir de son cœur l'étonnant miracle de la multiplication des pains, symbole et figure de ce pain sacré qui de nos jours et jusque sous nos yeux se multiplie pour le soutien de la vie de la grâce, impossible sans lui.

De plus, ce fut l'extrême indigence de Pierre qui, le mettant hors d'état de payer le tribut, arracha du souverain Maître de la nature un miracle unique en son genre. Ce n'est pas tout encore : parce qu'elle manquait de pâturages,

¹ Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.
(Luc., 1, 53.)

et qu'elle était épuisée de forces, la seule brebis égarée détermina le bon Pasteur à lui prodiguer plus de caresses qu'aux quatre-vingt-dix-neuf autres, qui n'avaient point quitté le bercail.

Les festins somptueux et les plus riches vêtements ne furent donnés, par le tendre père de famille, qu'au fils désobéissant, ingrat et mourant de faim ; tandis que le frère aîné, toujours obéissant et soumis, n'y eut aucune part. Serait-il possible de trouver des exemples plus frappants ?

Or, si tout cela démontre jusqu'à l'évidence que la pauvreté, la misère, le besoin émurent toujours le cœur paternel du Seigneur, jusqu'à lui faire opérer des miracles pour soulager les malheureux, comment se pourrait-il que mes besoins ne touchassent pas le cœur de ma Mère au point de la rendre libérale et généreuse envers moi ? Vos enfants fidèles n'éprouvèrent jamais de besoins et ils sont riches ; il n'en est pas ainsi de moi. A moi donc, qui par mes folies me suis réduit à la dernière misère, à moi sont dus de préférence tous vos trésors.

Que dirai-je encore ? Je vous entends proclamer par tout l'univers Reine des miséricordes. Or, quels seront, vous demanderai-je une seconde fois, avec votre bien-aimé Bernard,

quels seront les sujets de votre empire, sinon les misérables? Mais si le péché est la plus grande de toutes les misères, moi, qui suis le dernier des pécheurs, je suis donc le premier de vos sujets : mais finissons.

Voulez-vous savoir nettement ce que je prétends obtenir de vous? Je prétends obtenir tout ce qu'il me faut pour congédier ma misère; je prétends devenir riche; je prétends que vous m'accordiez votre grâce, vos faveurs, vos secours; que vous m'admettiez à votre confiance; que vous me fassiez part de vos maternelles sollicitudes; je prétends enfin non-seulement que vous m'accueilliez, mais encore que vous me fassiez toutes sortes de biens.

Que vous semble-t-il de mes demandes? voulez-vous me les accorder? Ah! que non-seulement vous le voulez, mais que vous le désirez encore ardemment! Votre silence est impuissant à me cacher les secrets mouvements de votre cœur, je les lis tous sur votre visage. Donnez-moi tout cela dès ce moment. Je vous dirai tout à l'heure quel est le fond de ma pensée et l'objet le plus élevé de mes prétentions.

LA MÉDIATION.

Me voici, ô ma bien-aimée Souveraine, me voici disposé à vous expliquer ce que je voulais vous dire. Il est vrai, vous avez été touchée de mes malheurs et attendrie par mes gémissements, vous n'avez pas dédaigné de me recevoir. Mais que voulez-vous ? cela ne suffit pas. Mon âme est encore triste ; je ne me sens pas capable d'allégresse ; bref, mon cœur est encore malade.

Je me souviens de mon Père, de ce tendre Père qui trouvait ses délices avec moi, et le souvenir de l'avoir si follement abandonné me fait mourir de chagrin. Moi-même, je ne comprends pas comment j'ai eu le courage de le faire. C'est maintenant surtout, maintenant que vos bontés rappellent les siennes à mon cœur, oui, c'est maintenant que je me sens mourir, si je n'ai pas le bonheur de le revoir. Il n'y aura plus de paix pour moi, si je ne peux tomber à ses genoux.

Mais le souvenir toujours présent de mes iniquités me retient et me fait regarder comme une orgueilleuse témérité ce qui, dans un autre, ne serait qu'une confiance filiale. C'est ici qu'une foule de sentiments contraires me tourmentent et me bouleversent.

Je sais, il est vrai, que la bonté de mon Père surpasse toute mesure et que les trésors de sa miséricorde sont infinis ¹; je sais que les flammes de sa charité n'ont pu être éteintes par les grandes eaux de mes iniquités ²; je sais encore que, pour l'amour de moi, il a répandu ses richesses avec une libéralité sans exemple.

Depuis longtemps toutes ses bontés me sont connues; mais l'autorité paternelle me fait peur. La majesté de son visage me confond; le tonnerre de sa voix m'épouvante et me fait pâlir; et avec l'innombrable cortège de mes ingratitude, je n'ai pas le courage de me présenter devant lui.

Cependant je veux le voir à tout prix; tout moment de retard me fait éprouver les angoisses de la mort. Qui pourra, mieux que vous,

¹ Cujus misericordiæ non est numerus et bonitatis infinitus est thesaurus.

² Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem. (Cant., VIII, 7.)

ô mon aimable Mère, me présenter à lui? Certes, il ne vous sera pas bien difficile de le disposer en ma faveur. Une seule parole que vous lui direz, suffira pour l'apaiser et lui faire oublier les outrages que je lui ai faits. Il y a tant de grâce sur vos lèvres, que cela seul vous a mérité des bénédictions éternelles ¹. Votre langue est comme une table sur laquelle est écrite une loi de clémence universelle ².

Sur les tables données autrefois à Moïse, le doigt divin n'avait gravé qu'une loi de crainte et de rigueur; l'univers soupirait après une loi d'indulgence et d'amour. Dans la plénitude des temps ses vœux furent accomplis; la loi, si longtemps désirée, fut proclamée par le Prince de la paix, Médiateur divin entre le ciel et la terre, et de sa propre main il l'écrivit sur votre langue, en caractères aussi durables que l'éternité.

Pourquoi cela? Afin que tout le monde comprît que la sublimité de votre rang, la grandeur incomparable de votre dignité, qui met à vos pieds toutes les créatures et ne laisse au-dessus de vous que Dieu seul, n'ôte absolument rien à votre tendresse pour nous. De plus, en vous

¹ Diffusa est gratia in labiis tuis; propterea benedixit te Deus in æternum. (Ps. XLIV, 3.)

² Lex clementiæ in lingua ejus. (Prov. XXXI, 26.)

consacrant Reine de l'univers et Médiatrice avec le Médiateur, Dieu vous a donné le pouvoir de faire valoir en notre faveur cette loi de miséricorde et de grâce, dont le Sauveur des hommes fut le bienfaisant auteur, et votre langue l'heureuse messagère.

Dites-lui donc, je vous en prie, dites-lui avec le grand patriarche d'Israël, dites-lui que vous êtes ma sœur, afin qu'à votre considération il me fasse du bien ¹. Je sais qu'on ne doit pas donner aux chiens le pain des enfants ; mais je sais aussi qu'on donne aux chiens les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ².

Or, quel riche maître n'est pas votre Fils ? combien sa table n'est-elle pas splendide ? Enfin, vous ne parlerez pas seulement au maître, mais encore au père ; il n'a pu oublier ce nom, ni dépouiller ce caractère. Je ne mérite pas, je le confesse, d'être traité comme un fils. Vous lui direz seulement qu'il m'assigne une place parmi ses serviteurs ³ ; car, eux aussi, vivent dans l'abondance.

Eh quoi ! n'entendez-vous pas comment,

¹ Dic, obsecro, quod soror mea sis, ut bene sit mihi propter te. (Gen., xxii, 6.)

² Sed et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum. (Matth., xv, 27.)

³ Jam non sum dignus vocari filius tuus ; fac me sicut

parmi les éloges qu'il donne à votre beauté, il ne se lasse point de louer la douceur de votre voix? on dirait que c'est la seule chose qui ravit toutes ses affections. Vous êtes, il est vrai, la plus belle de toutes les filles de Sion; mais il semble oublier tous vos autres charmes, et n'avoir d'empressement que pour entendre votre voix du milieu des jardins odoriférants où vous demeurez.

Il va jusqu'à imposer silence à tous ses autres amis, afin qu'ils l'écoutent comme lui et en admirent la douceur ¹. Parlez donc, ô belle Esther, parlez en ma faveur; car vous seule avez trouvé grâce aux yeux du divin Assuérus. Parlez, grande Reine, vous dirai-je avec votre pieux Bernard, parlez, car votre Fils vous écoute ².

Dites-lui qu'étant sa mère, vous êtes aussi la mienne; et que c'est pour être ma mère qu'il vous choisit pour être la sienne; dites-lui que vous êtes chargée de ma cause: cela suffira pour me rendre mon juge favorable,

unum de mercenariis tuis... quanti mercenarii in domo Patris mei abundant panibus. (Luc., xv, 17.)

¹ *Quæ habitas in hortis, amici auscultant, fac me audire vocem tuam... sonet vox tua in auribus meis: vox enim tua dulcis. (Cant., viii, 13.)*

² *Loquere, Domina, quia audit Filius tuus. (I Reg., iii, 9.)*

d'autant plus que dans le juge est aussi le père. Dites-lui enfin tout ce que vous savez lui dire, et ma cause sera gagnée, et il m'en reviendra non-seulement tous les avantages que je désire, mais d'autres encore auxquels je ne peux, je n'ose même aspirer.

Voilà qu'il me passe dans l'esprit une idée que je trouve bon de vous dire, parce qu'elle me semble on ne peut meilleure pour fortifier toutes celles que je vous ai suggérées jusqu'ici. Voulez-vous plaider ma cause avec succès ? voulez-vous sérieusement toucher le cœur de mon Père, de ce Père que je désire tant de revoir ?

Au moment où vous jugerez à propos de me présenter à lui, tenez-lui ce discours, et dites-lui, je vous prie : « Cet infortuné que vous
« voyez ici devant vous est mon fils et le vôtre.
« Ce pauvre enfant était mort, et je l'ai retiré
« moi-même du tombeau ; il était perdu, et
« mes soins, et mes recherches, et mes veilles
« me l'ont enfin rendu ¹.

« Mais la longue nuit du tombeau dans lequel
« il a été renfermé, mais les chemins hérissés de
« cailloux et d'épines dans lesquels il s'est éga-

¹ Hic filius meus mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est. (Luc., xv, 24.)

« ré, l'ont rendu, comme vous voyez, languis-
« sant, faible et infirme. Je sais bien que vous
« l'aimez encore, et c'est précisément ce pauvre
« malade que vous aimez que je vous amène et
« que je vous présente ¹. »

Après cela vous vous tairez et vous le regarderez en face. A cette vue, à ces paroles, quels pensez-vous, ma bonne Mère, quels pensez-vous que puissent être les mouvements de son cœur? Ah! sans aucun doute, vous le verrez se réjouir, vous le verrez même pleurer de joie. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'il pleura pour la même raison, en se rendant au tombeau de Lazare?

Les sages insensés qui l'entouraient et qui ne voyaient en lui qu'un faible mortel, et non le Maître tout-puissant de la vie et de la mort, s'imaginaient que ses larmes étaient des larmes d'une tendresse impuissante, comme celle d'un homme ordinaire. Cependant, s'ils eussent fait attention qu'il avait dit à ses disciples, peu de temps auparavant, que, loin de s'affliger, il se réjouissait de la mort de son ami, ils auraient bien compris que ce n'était pas la douleur de la mort de Lazare qui faisait couler ses larmes,

¹ Ecce quem amas infirmatur. (Joan., xi, 3.)

mais, au contraire, le plaisir et la joie qu'il ressentait de le rappeler à la vie, quoique mort depuis quatre jours, et déjà en proie à la corruption ¹.

Or, si telle fut l'émotion de son cœur en approchant de ce tombeau dans lequel la mort retenait impérieusement sa proie ; si tel fut son attendrissement à l'humble et respectueux récit que les sœurs de son ami défunt lui firent de ce triste et lugubre événement ; enfin, si telle fut sa compassion pour un ami : comment pourrait-il ne pas sentir son cœur tressaillir de joie dans sa poitrine, en revoyant, non pas un ami, mais un fils ; en le voyant ressuscité, après l'avoir su mort ; et, ce qu'il y a de plus touchant, en se le voyant présenté par vous, qui êtes incomparablement plus pour lui que les sœurs de Lazare.

Ce n'est pas tout, il voulait rappeler son ami du tombeau ; il voulait consoler la pauvre Marthe qui fut la première à courir à sa rencontre. Cependant il ne le fit qu'après avoir demandé Marie, sa sœur, et il voulut absolument que celle-ci accourût auprès de lui ².

¹ Domine, jam factet ; quatruiduanus est enim. (Joan., xi, 39.)

² Magister adest, et vocat te. (Joan., xi, 28.)

Fût-ce par hasard et sans motif? Non, ce n'est pas ainsi qu'agit la Sagesse divine. Il voulut précisément que cette autre sœur fût auprès de lui, parce que, portant votre beau nom, elle lui présentait dans son nom même, dans son nom seul, le plus beau titre de recommandation pour obtenir le prodige.

En effet, comme le témoigne l'illustre Chrysologue, sans Marie, c'est-à-dire sans vous, ni la mort ne pouvait être mise en fuite, ni la vie rappelée¹. Enfin si, au premier moment où vous me présenterez à lui, vous le voyez un peu troublé, que son trouble ne ralentisse point votre zèle; il ne sera pas troublé à cause de moi, il le sera au contraire de ce qu'à mon exemple, tous les autres pécheurs ne recourent point à vous pour être arrachés à l'empire de la mort.

Il est vrai qu'il se troubla auprès du sépulcre de Lazare; mais ce n'est pas qu'il se repentît de le voir ressuscité, c'est qu'il était indigné de la dureté de cœur de ces Juifs qui voyaient sans rien voir, et qui entendaient sans rien entendre².

¹ Veniat Maria, veniat materni nominis bajula... quia sine Maria nec fugari mors poterat, nec vita poterat reparari, (S. Petr. Chrysol.)

² Ut videntes non videant, et audientes non intelligant. (Luc., VIII, 10.)

Comment douter que tels doivent être les sentiments de son cœur à mon égard, puisqu'il est certain que Lazare n'était que l'image de moi-même ? Lazare enseveli depuis quatre jours me représentait, dans l'habitude du péché, entièrement mort à la grâce, et Lazare ressuscité me représentait tel que je suis maintenant, rappelé à la vie de la grâce par votre toute-puissante charité.

Allons donc, ma douce Mère, allons, sans plus de délai, à celui qui est votre Fils et mon Père. Tous ces souvenirs ont ranimé mon courage : je suis certain qu'il ne me rejettera pas. A vous, il ne refusa jamais rien : vous pouvez tout sur son cœur. Présenté par vous, et par vous protégé, je ne serai pas seulement accueilli, je lui deviendrai cher, et ses bonnes grâces et les vôtres me rendront le bonheur.

LE DÉSENCHANTEMENT.

Infortuné ! j'ai habité jusqu'ici avec les habitants de Cédar, avec les enfants de la malédiction et des ténèbres, et j'ai contracté leurs souillures, et j'ai perdu toute ma pureté native. Ah ! combien fut long le temps de ce triste séjour ¹ ! Entouré de ces déplorables compagnons, j'ai parcouru les chemins et les places publiques, les cités et les bourgades, avide de trouver le bonheur et la paix, et je ne les ai point trouvés ². Souvent je les appelai de la voix puissante de mes passions, mais ce fut toujours en vain. Je me flattai de les rencontrer dans le lit de la mollesse et du plaisir, mais ce n'est pas là qu'ils habitent. D'ailleurs, que

¹ *Habitavi cum habitantibus Cedar ; multum incola fuit anima mea. (Ps. cxix, 5.)*

² *Per vicos et plateas quærebam quem diligit anima mea ; quæsivi illum, et non inveni. (Cant., iii, 2.)*

pouvais-je attendre de recherches constamment opérées dans les plus épaisses ténèbres de la nuit, sinon des chutes et des fatigues inutiles ¹?

Alors je commandai à tous mes sens, explorateurs perfides de mon cœur corrompu et ministres infidèles de ma volonté dépravée, de m'indiquer où demeurerait la félicité. Mais, au lieu de m'obéir, ils me chargèrent de coups, me firent de larges blessures, me dépouillèrent enfin du précieux manteau de la modestie et de la pudeur, unique débris de mon patrimoine, et me laissèrent dans une nudité complète ².

Je sentais, ô ma Reine ! je sentais dans ma poitrine un cœur d'une trempe si douce et si tendre qu'il me semblait fait tout exprès pour aimer, et tel il était en vérité. Mais l'objet... ah ! c'est là-dessus que je me trompais !

Je me voyais environné des ravissantes beautés qui, répandues dans la nature par une main supérieure, devaient me servir de degrés pour m'élever jusqu'à leur bienfaisant Auteur ;

¹ In lectulo meo per noctem quæsi vi quem diligit anima mea; quæsi vi illum, et non inveni. (Cant., III, 1.)

² Invenerunt me custodes, qui circumeunt civitatem, et vulneraverunt me : tulerunt pallium meum mihi custodes murorum. (Cant., V, 7.)

mais, désireux de les épuiser plutôt que de les posséder, je m'élançai sur elles, ainsi qu'Augustin le dit de lui-même, comme un désordre vivant ¹.

Malheureux ! j'aimai des figures et des ombres, au lieu d'aimer la réalité. Ma folie alla si loin que dans ces ombres elles-mêmes j'aimai ce qu'elles offraient de moins aimable, de plus fragile, et, je le dirai, de plus méprisable à mes yeux, accoutumés à se repaître d'impuretés et de souillures. C'est ainsi que, me croyant riche de bonheur, je me trouvai possesseur de vaines chimères, propres à enflammer mes désirs, et impuissantes à les satisfaire.

Je vis, au milieu de mes brûlantes ardeurs, je vis s'évanouir ce que j'aimais le plus fortement ; puis, tombant sans cesse de désir en désir, je me trouvai le jouet éternel de l'illusion et la victime d'un malaise toujours croissant.

Mon cœur, oui, mon cœur lui-même, tout enfoncé qu'il était dans les vices que le monde appelle plaisirs, mon cœur ne cessait de me répéter avec force qu'il n'était pas content

¹ In ea formosa, quæ fecisti, irrueram deformatis.

de tout ce que je m'étudiais à lui présenter de plus exquis et de plus rare. Ah! ce pauvre cœur, il me disait la vérité! Portant en lui-même l'image du véritable Bien, il ne pouvait, il ne devait assurément point être rassasié de mensonges et de vains fantômes.

Cependant je fus sourd à ses cris, et je passai bien des années dans la folie et dans l'illusion. Je soupirais néanmoins après le bonheur, je le désirais, j'en avais soif, et je m'épuisais à le chercher dans la poussière et dans la fange. Mais, toujours malheureux dans mes recherches, je ne le trouvais jamais, parce que je le cherchais mal ¹. Comment le trouver, en effet, sous la conduite infidèle de mes passions et de mes sens, parmi le tumulte et le bruit d'une concupiscence en révolte et toujours flattée? Comment le trouver en m'éloignant de plus en plus de ce Bien, qui est le seul véritable bien, et hors duquel il n'y a aucun bien?

Insensé! dirai-je avec plus de raison qu'Augustin, insensé! je cherchais hors de moi ce que j'avais en moi. Le vrai bien était avec moi, mais je n'étais pas avec lui : et ce qui m'en tenait séparé, c'étaient ces mêmes choses qui ne peuvent exister qu'en lui et par lui!

¹ Et ideo non inveniebam, quia male quærebam.

Mais comment le trouver ce Bien auquel est essentiellement attaché le bonheur que je cherchais? Comment le trouver sans vous, ô brillante Étoile du matin, placée dans le firmament pour guider les voyageurs égarés dans les ombres de la mort? Il suffit d'un seul rayon de votre vive lumière pour m'arrêter, comme un autre Saül, dans ma funeste carrière, et pour conduire mes pas dans le chemin de la paix.

A la clarté de ce divin rayon, je reconnus ce Bien qui est le principe éternel et la source inépuisable de tout autre bien. Alors, surpris de ma folie : Ah! c'est donc ainsi m'écriai-je, c'est donc ainsi que j'ai erré jusqu'à ce jour loin de vous et de la vérité! Aveugle que j'étais! je regardais comme des insensés et des esprits faibles ceux qui, loin des pompes du monde, vivaient retirés dans la caverne de la muraille, dans les ouvertures de la pierre angulaire qui est Jésus-Christ, et qui terminaient leurs jours sans ce bruit trompeur de profanes applaudissements, fugitif concert donné aux grands du siècle ¹!

A vous donc, très-sainte Mère, à vous seule

¹ Ergo erravimus a via veritatis. Vitam illorum æstimabamus insania, et finem illorum sine honore. (Sap., v, 6.)

je suis redevable de mon nouvel état. C'est vous qui m'avez rappris à connaître ma dignité, et comme fils de la lumière, et comme votre fils. Devenu tout cela au jour solennel de ma consécration dans les eaux du baptême, uni à mon divin Chef, je fus dès lors le membre de ses membres, la chair de sa chair, l'os de ses os, et par là votre fils adoptif.

Grâces donc et grâces immortelles vous soient rendues par le ciel et la terre ; que toutes les nations accomplissent vos oracles et vous proclament éternellement bienheureuse¹ : bienheureuse pour avoir cru aux paroles de l'ange, à la différence d'Ève qui donna sa foi à l'esprit de mensonge et de ténèbres ; bienheureuse pour avoir enfanté la bénédiction et la vie à toutes les nations ; bienheureuse enfin, pour avoir porté dans votre sein et nourri de votre lait le Sauveur, le Rédempteur, le Médiateur du genre humain, la vraie Lumière qui éclaire le monde, la Voie, la Vérité, la Vie, devant qui fléchissent également le genou, et le ciel, et la terre et l'enfer.

Qu'à son nom trois fois saint soit rendu gloire pendant les siècles sans fin, pour tous les biens

¹ Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (Luc., 48.)

qui nous sont venus de lui, avec lui et par lui ; mais surtout pour la dignité sublime à laquelle il vous a prédestinée dans ses décrets éternels, ô la plus auguste de toutes les vierges.

Qu'il soit béni, éternellement béni pour toutes les faveurs dont il vous a comblée ; pour tous ces trésors de grâces dont il vous a faite la maîtresse et la dispensatrice absolue, afin que vous fussiez pour nous tous, pauvres enfants d'Adam, tristes héritiers de sa faute, le canal de toutes les grâces que nous mérita sa miséricorde, et que nous mérite encore la voix éloquente de ses plaies, pour cela toujours subsistantes dans sa glorieuse humanité.

LA PAIX DU CŒUR.

Qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô grande Reine ! qu'ils sont agréables ! Là, tout respire la magnificence et la grandeur ; là, tout est calme, tranquillité, repos ; là, la concupiscence perd ses aiguillons, la chair vaincue demeure sujette à l'esprit ; là, les passions n'ont plus de fougue ; là, pour tout dire en un mot, le péché n'a point d'accès.

En effet, qu'a-t-on voulu nous dire en nous annonçant que leurs murs sont construits en pierres précieuses, leurs portes formées de perles choisies, leur pavé de l'or le plus pur, leurs poutres de cyprès odorant, et toute la charpente de cèdre incorruptible ? Je le demande encore une fois, qu'a-t-on voulu nous dire par une semblable description, si ce n'est que dans vos tabernacles il n'y aura jamais ni corruption ni souillure ?

Qu'ils sont donc beaux vos tabernacles, auguste Vierge ! qu'ils sont désirables ! C'est là, jusqu'à mon dernier soupir, que je veux habiter ; c'est là que je me reposerai tranquille au sein de la paix. Là, il vous est donné de vous rassasier de toute la gloire de votre Fils ; il vous est donné de siéger en Reine à sa table splendide au milieu de vos enfants dociles qui, rangés à l'entour comme une plantation de jeunes oliviers, la rendent plus joyeuse et plus belle. Pour moi, je me tiendrai dessous, semblable au petit chien, attendant du moins quelques miettes ¹.

Puisque je suis indigne de recueillir les rayons de miel qui distillent de vos lèvres, et de recevoir le lait qui découle de votre langue ², je ranimerai du moins mes forces et ma joie à l'odeur vivifiante de vos vêtements ³.

C'est ainsi que, secondant ce désir que vous exprimez dans les sacrés Cantiques, j'éviterai de troubler le calme et le doux repos de votre Bien-Aimé, jusqu'au jour fortuné où, rendu

¹ Saturare gloria Filii tui : tu jam ad mensam, Domina ; nos sub mensa catelli. (S. Bern.) Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. (Ps., cxxvii, 3.)

² Favus distillans labia tua ; mel et lac sub lingua tua. (Cant., iv, 11.)

³ Odor vestimentorum, sicut odor thuris. (*Ibid.*)

à une nouvelle vie, je verrai s'évanouir pour jamais les ombres de l'erreur et de l'ignorance ¹.

Quel délicieux séjour que celui-là ! C'est ce jardin fermé qu'arrose l'intarissable fontaine de la grâce, dont votre Bien-Aimé seul a la clef, et qu'embellissent des fleurs et des plantes, riches de toutes les vertus ². Jamais le froid, le dévorant aquilon du péché ne souffle dans ce bienheureux asile. Tout autour murmure le vent léger et bienfaisant du midi : sa douce haleine, échauffant l'esprit et le cœur de ses fortunés habitants, en fait découler avec abondance les suaves parfums de la ferveur et de la vertu ³.

Introduit moi-même, grâce à votre miséricorde, dans ce sanctuaire de charité ; que dis-je ? conduit même en quelque sorte par force, et poussé par votre main douce et puissante, je ne peux, je ne sais, je ne veux plus faire autre chose que de publier jusqu'à mon dernier soupir les immenses faveurs dont vous m'avez

¹ *Adjuro vos, ne suscitatis, neque evigilare faciatis dilectum, donec aspiet dies, et fugiant umbræ.* (Cant., II, 7.)

² *Hortus conclusus soror mea; hortus conclusus, fons signatus.* (Cant., IV, 12.)

³ *Surge, aquilo; veni, auster, et perfla hortum meum, te fluant aromata illius.* (Id., *ibid.*, 16.)

comblé, ô vous, la Fille aînée de la grâce, la seule toujours pleine de grâce, parce qu'avec vous fut toujours l'Auteur même de la grâce.

C'est maintenant, oui, c'est maintenant que je comprends avec combien de raison vous pouvez vous glorifier d'avoir été possédée de lui sans interruption, depuis le commencement de ses voies ¹. Mais de quel commencement voulez-vous parler ?

C'est de ce commencement dont on ne trouve point l'origine dans le temps ; commencement auquel on ne peut assigner aucun commencement ; commencement dont le commencement se perd dans les insondables abîmes de l'éternité de ce Dieu lui-même, qui n'a point eu de commencement et qui n'aura point de fin ; commencement, enfin, dont il est écrit : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu.

C'est donc depuis ce commencement, qui n'est ni circonscrit par le temps ni déterminé par aucune origine, que vous fûtes, auguste Reine, placée en tête des voies du Seigneur ; et de quelles voies ? de ces voies de compassion et de clémence, que dans les entrailles de sa

¹ Possedit me ab initio viarum suarum. (Prov., VIII, 22.)

miséricorde il tenait préparées, afin d'envoyer à son peuple infortuné, assis dans les ombres de la mort, la science du salut et la rémission des péchés.

Mais ici, ô ma Reine ! permettez-moi de vous exposer respectueusement mes doutes. Si vous fûtes toujours pleine de grâce, et vous fûtes toujours telle, puisque l'Auteur de la grâce vous posséda même avant la naissance des siècles, comment l'archange Gabriel put-il affirmer et vous dire que vous aviez trouvé la grâce ¹ ?

Pour trouver une chose, dit votre pieux Bernard, il faut ou qu'on l'ait perdue, ou qu'on ne l'ait pas toujours possédée. Or, si jamais vous n'avez perdu la grâce, et si jamais vous n'en avez été privée, comment donc l'avez-vous trouvée ? Gabriel aurait-il voulu diminuer vos grandeurs, au lieu de les exalter ? Pourrait-il y avoir une contradiction dans les sentiments et les paroles, quand c'est un seul et même Esprit qui dicte les paroles et inspire les sentiments ?

Parlez, auguste Reine, expliquez, je vous prie, au plus misérable de vos serviteurs la

¹ Ave, gratia plena... ne timeas, Maria, invenisti gratiam. (Luc., I, 30.)

vérité cachée sous ces paroles de la Vérité même. Ma raison est confondue par la sublimité du mystère, mais elle ne doute point de la vérité de l'oracle. Je suis certain que vous avez trouvé la grâce, et je suis également certain que vous avez toujours été pleine de grâce.

Dites donc, auguste Reine, parlez : votre serviteur vous écoute. Ouvrez l'océan de votre lumière à mes yeux infirmes et débiles, inaccoutumés à regarder si haut. Ah ! je comprends ! Il est vrai que vous fûtes toujours pleine de grâce ; il est également vrai que vous l'avez trouvée, parce que celle que vous avez trouvée, est bien différente de celle que vous avez toujours possédée.

Celle-ci fut une grâce d'un ordre supérieur à toutes celles que Dieu dispensa jamais aux anges et aux hommes, puisqu'elle était destinée à vous faire concevoir et enfanter, en demeurant toujours vierge, le Verbe éternel du Père. Telle est la grâce singulière dont vous fûtes remplie au sein même de l'éternité.

Car, de même qu'avant l'origine des siècles l'incarnation du Verbe fut résolue, de même vous fûtes prédestinée pour être la mère du Verbe fait chair. Voilà pourquoi dans les saints

Cantiques vous êtes si souvent appelée du nom de sœur, car vous êtes née avec lui, et pour ainsi dire d'une seule couche, dans la pensée divine.

Telle est donc la grâce dont vous fûtes prévenue et possédée avant même la création de la lumière. Ce fut là votre grâce propre, incommunicable à toute autre créature ; grâce qui vous fit mériter d'être la Mère de celui que la vérité toujours féconde du Père engendra dans la splendeur des Saints.

Quant à la grâce que vous avez trouvée, elle fut grande sans doute, mais bien inférieure à la première. Vous la partagez avec les anges et les hommes. Ceux-ci la perdirent, et la perdirent misérablement. Pour vous, vous l'avez trouvée, non point pour la retenir avidement : vous n'en aviez pas besoin, riche que vous étiez de cette autre grâce qui vous fait approcher si près de la Divinité¹.

Vous l'avez trouvée pour relever les ruines de la céleste Sion ; vous l'avez trouvée pour la répandre de nouveau sur notre premier et trop malheureux père, ainsi que sur tous ses infortunés enfants. Qu'ils courent donc à vous,

¹ *Fines divinitatis propinquius attingit.* (S. Thom.)

les pécheurs, les misérables, les malheureux ; qu'ils vous disent avec cette confiance que leur inspire le pieux Bernard : Donnez-nous, ô grande Reine, donnez-nous notre bien. Rendez-nous ce que nous avons misérablement perdu, et ce que vous avez si heureusement retrouvé ¹.

Soyez donc, auguste Vierge, soyez bénie par tous les siècles dont vous fûtes la Réparatrice. Soyez, ô Pleine de grâce, ô vous qui avez heureusement trouvé la grâce, soyez bénie entre toutes les femmes, pour avoir été seule entre toutes les femmes préservée de la commune malédiction et destinée à réparer la faute d'une autre femme, mère de la mort, et vous de la vie.

Si l'origine de nos maux fut un *Eva*, l'origine de notre bonheur fut un *Ave*, sorti pour la première fois de la bouche d'un ange, honoré jadis par les hommes, et plus tard honorant lui-même une femme. Ainsi, le même mot qui nous apporta la malédiction sert, dans un ordre inverse, à nous apporter la bénédiction : ce mot, par lequel fut écrit le décret de mort, par une heureuse inversion a produit la sentence de vie.

¹ Redde nobis rem nostram.

Qu'il vous plaise donc, ô ma Reine, ô ma Mère, qu'il vous plaise de purifier mes lèvres non-seulement avec un charbon du tabernacle, mais encore avec un globe de feu tout entier, afin que je vous adresse, au nom du ciel et de la terre, des anges et des hommes, des siècles et de l'éternité, le même cantique de bénédictions et de louanges que le peuple de Béthulie adressa jadis à la triomphante Judith.

O Vous, la gloire de la céleste Jérusalem, rouverte à nos premiers parents et à leur malheureuse postérité ! O Vous, la joie d'Israël, délivré du joug accablant de la servitude et appelé aux délices de la véritable terre promise ! O Vous, l'honneur du peuple fidèle, autrefois couvert de l'opprobre de ses aïeux, et rendu par vous à la gloire de sa sublime destinée ¹ !

Admettez-moi à la participation de cette grâce que vous avez trouvée ; abreuvez-moi de cette eau vive, qu'il vous a été donné de tirer en abondance au puits inépuisable du véritable Jacob, afin que ma soif des biens terrestres soit à jamais éteinte. Sans votre secours, ces

¹ Tu, gloria Jerusalem ; tu, lætitia Israel ; tu honorificentia populi nostri. (Judith., xv, 10.)

eaux salutaires me seraient interdites: car ce puits est trop profond¹. Délivrez-moi enfin de ce corps de mort, afin que je vous loue et vous bénisse dans le temps et dans l'éternité².

¹ Et puteus altus est..... Domine, da mihi hanc aquam ut non sitiam. (Joan. iv, 11.)

² Quis me liberabit de corpore mortis hujus? (Rom. vii, 24.)

LES DOUCEURS DE LA GRACE.

Que vous êtes belle, ô mon aimable Reine ! que vous êtes belle ! Vos yeux sont des yeux de colombe ¹, à cause de la pureté de votre cœur, de l'innocence de vos affections, de la simplicité de vos pensées, de la parfaite sainteté de votre vie. C'est pour cela que votre divin Fils disait que l'œil est la lampe et le guide de toutes nos actions : chastes et saintes, si nos yeux, c'est-à-dire les yeux de notre foi et de notre charité, sont purs et sains ².

Or, si les yeux de la colombe sont assez beaux pour représenter les vôtres, vos yeux à leur tour sont plus beaux encore : car vous

¹ *Quam pulchra es, amica mea ! quam pulchra es ! oculi tui columbarum.* (Cant., I, 14.)

² *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit ; si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.* (Matth., VI, 22.)

êtes la belle Colombe renfermée dans l'ouverture de la pierre, dans la fente de la muraille, toujours concentrée, toujours abîmée dans la contemplation des bontés ineffables et des humiliations de l'Homme-Dieu, seule et véritable pierre angulaire de l'édifice de notre salut, qui, dans les aimable cavités de ses plaies, offre aux âmes pures la paix et le bonheur ¹.

Mais ils sont beaux encore vos yeux, parce que vous êtes cette douce et bienfaisante Colombe, envoyée par le divin Noé après le déluge de maux qui avait englouti le genre humain, pour apporter le pacifique olivier de la réconciliation. Ils sont si beaux, que votre Bien-Aimé lui-même, ravi de leur beauté, vous fit dire, dans un accès de son amour infini, de les détourner ailleurs, parce qu'ils lui avaient fait une impression si puissante, que, du sein toujours fécond de son divin Père, ils l'avaient attiré dans le vôtre ².

Mais surtout qu'ils sont beaux vos yeux, puisqu'ils ressemblent aux fontaines d'IIésébon,

¹ Columba mea in foraminibus petræ, in caverna macerariæ. (Cant., xvii, 14.)

² Averte oculos tuos a me, quia ipsi me avolare fecerunt. (Cant., vi, 4.)

(Un Père de l'Église explique ainsi ces paroles :) Unde avolare? nimirum de sinu patris in sinum matris.

situées non dans un lieu étroit, réservé et solitaire, mais dans le lieu le plus ouvert et le plus accessible au concours du peuple ¹ ?

De ces fontaines limpides et toujours pleines vous faites découler incessamment les eaux de la dévotion et de la miséricorde sur nous tous, pauvres, languissants et misérables enfants d'Adam ; eaux salutaires qui ont la propriété surnaturelle d'éteindre pour jamais la soif de celui qui les boit, et de lui communiquer la vie de l'éternité ².

Votre tête est comme le Carmel ³, cette montagne si délicieuse et si riche en toutes sortes de biens, que Dieu lui-même trouva plus détestable l'ingratitude de son peuple, parce qu'il avait oublié la faveur singulière de l'avoir en sa possession. C'est pourquoi le Seigneur disait par la bouche de son Prophète : Je vous ai rendus maîtres de la terre du Carmel, afin que vous en mangiez les fruits et les délicieuses productions ⁴.

¹ *Oculi tui sicut piscinæ in Hesebon, quæ sunt in porta filiæ multitudinis. (Cant., vii, 4.)*

² *Omnis qui bibit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum... sed... fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternum. (Joan., iv, 14.)*

³ *Caput tuum sicut Carmelus. (Cant., vii, 5.)*

⁴ *Et induxi vos in terram Carmeli, ut comedatis fruc-*

Votre tête ressemble donc au Carmel, en ce sens que vos pensées, vos projets sont toujours tournés à nos besoins et à nos misères ; toujours féconds en moyens, en secours soit pour nous empêcher de tomber, soit pour nous relever après nos chutes ; pour fortifier notre faiblesse, encourager notre pusillanimité, guérir nos infirmités, ou même, si nous sommes morts à la grâce, pour nous rappeler à une vie nouvelle.

Et maintenant combien ne doivent pas être beaux les cheveux de votre tête, puisqu'un seul suffit pour blesser le cœur de votre Époux ¹ ! Symbole et figure parlante de votre humilité, si justement comparée au cheveu. Comme il n'y a rien de plus faible et de plus menu qu'un cheveu ², de même on ne saurait imaginer une humilité plus profonde et plus parfaite que la vôtre, fidèle copie de celle de votre divin Fils.

Il s'abaissa jusqu'à l'anéantissement de lui-même, revêtant la forme d'esclave, lui qui était

tum ejus, et optima illius, et ingressi contaminasti terram meam. (Jerem., xi, 7.)

¹ Vulnerasti cor meum, sponsa ; vulnerasti, cor meum in uno crine colli tui. (Cant., iv, 9.)

² Quid uno crine gracilius ? (Rich. de S. Laur.)

Dieu; et vous, vous êtes descendue jusqu'à l'anéantissement de vous-même, vous avouant son humble servante, tandis que vous étiez sa Mère. Aussi, votre bien-aimé Bernard affirme avec raison que, si vous eûtes tant de charmes pour le céleste Époux, parce que vous étiez vierge, vous ne fûtes digne de concevoir le Verbe incarné que parce que vous étiez humble ¹.

Vos joues ressemblent à la grenade ². Son tendre coloris figure la pudeur virginale dont vous fûtes le modèle et la mère. Dans l'étroite union de ses graines, elle représente la tempérance que vous inspirez et qui nous tient étroitement unis à notre divin Chef, sans jamais courir vers les créatures. Les ingénieuses séparations qui les divisent nous montrent vos attentions et vos soins pour toutes sortes de personnes : car vous accueillez avec la même douceur et la même tendresse les savants et les ignorants, les riches et les pauvres, les grands et les petits, les justes et les pécheurs.

¹ Quæ si ex virginitate placuit, tamen ex humilitate concepit.

² Sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, absque eo, quod intrinsecus latet. (Cant., iv, 3.)

Enfin la prodigieuse multitude de ses graines, renfermées et cachées sous une petite écorce, révèle les innombrables vertus qui embellissent votre grande âme¹; vertus si grandes et si nombreuses que votre Bien-Aimé lui-même, impuissant pour ainsi dire à les énumérer dans le beau portrait qu'il fit un jour de vous, se hâte souvent et nous dit en abrégé que dans les beautés extérieures dont il fait l'éloge ne sont nullement compris les charmes intérieurs et sans nombre qui vous rendent à ses yeux et plus belle et plus chère².

C'est peut-être aussi pour cela que, voulant lui rendre la pareille et célébrer ses louanges, à l'occasion des grâces immenses dont il vous avait comblée, vous vous trouvâtes incapable d'en comprendre tout le nombre et l'étendue, et vous nous dites en abrégé que le Tout-Puissant à fait en vous et pour vous de grandes choses³; qu'il a déployé pour les faire toute la force de son bras, tandis que le ciel, la terre et les abîmes sont l'ouvrage de ses doigts⁴.

¹ Toutes ces explications sont des Pères de l'Église.

² Absque eo, quod intrinsecus latet. (Cant., iv, 1.)

³ Fecit mihi magna qui potens est. Fecit potentiam in brachio suo. (Luc., 1, 51.)

⁴ Et opera digitorum tuorum sunt cœli. (Ps. viii, 4.)

Vos lèvres sont comme un ruban ou comme une bandelette de pourpre. Symbole du sang de l'Agneau sans tache, cette couleur communique à vos lèvres la puissance d'arrêter les coups de la divine justice et d'éteindre les foudres de sa colère¹. C'est ce signe, imparfaitement représenté par le sang de l'Agneau figuratif, qui arrêta jadis le glaive homicide de l'ange exterminateur. C'est encore à ce signe que, dans la destruction de Jéricho, la famille de Rahab dut son salut : elle fut épargnée parce qu'on vit flotter à sa fenêtre cette bandelette triomphale.

Mais vos lèvres sont encore comme un lacet de pourpre, parce que, animées par cette charité brûlante, figurée par la couleur de pourpre, elles sont des lacets et des liens tout-puissants pour captiver et pour attirer les cœurs les plus durs et les plus ingrats.

Cependant vos lèvres, ô le plus bel Ouvrage du Créateur, vos lèvres ne sont belles qu'à demi, lorsque vous les fermez. Leur beauté ne paraît tout entière que lorsqu'elles s'ouvrent pour parler. Voilà pourquoi votre Bien-Aimé, en décrivant leurs grâces, ne se borne pas à

¹ Sicut vitta coccinea labia tua. (Cant., iv, 3.)

dire qu'elles sont vermeilles comme la pourpre, il ajoute aussitôt que votre parole est douce et suave¹. Il veut dire que cette couleur, si agréable à ses yeux, brille de tout son éclat lorsque vous parlez, et que votre voix ne lui est si chère que parce qu'elle sort de ces lèvres pourprées.

Parlez donc, auguste Vierge, parlez à mon cœur, afin qu'enivré et ravi par la douce harmonie de votre voix, il soit à jamais fermé à toute voix étrangère. Parlez aussi pour moi à votre divin Fils ; votre parole lui sera toujours agréable, et le plaisir que vous lui causerez me le rendra lui-même propice.

Que vous êtes donc belle, ô la plus chaste Épouse du plus chaste de tous les Époux ! que vous êtes belle ! votre cou est semblable à la tour de David fortifiée de toutes parts et protégée par mille impénétrables boucliers². De même que le cou est fait pour unir les membres à la tête et transmettre aux uns les esprits qui découlent de l'autre ; ainsi destinée que vous êtes à nous unir en qualité de membres à

¹ Et eloquium tuum dulce. (Cant., iv, 5.)

² Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis ; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium, (Cant., iv, 4.)

notre auguste Chef et à nous communiquer son esprit, vous êtes comme le cou de ce corps mystique.

Vous êtes aussi comme une tour fortifiée, imprenable, vivante, qui, dominant toutes ses parties, veille jour et nuit à leur défense ; tour munie de toutes les armes des braves, afin d'en pourvoir ceux qui n'en ont pas, en les revêtant de l'invincible bouclier de la foi, de l'impénétrable cuirasse de la charité et du casque brillant de l'espérance ; tour de l'ivoire le plus pur, sans nœuds et sans taches ; tour du Liban, qui regarde toujours contre Damas, cette capitale du roi de Syrie, qui fut dans tous les temps l'irréconciliable ennemie de votre peuple choisi ; tour toujours prête à défendre les membres mystiques du Sauveur, continuellement attaqués par l'implacable prince des ténèbres et par ses satellites visibles et invisibles, plus cruels et plus pervers que lui ¹.

Non-seulement vous les protégez ces membres chéris, comme une tour imprenable, vous êtes encore, vous seule, comme une armée tout entière rangée en bataille, toujours prête

¹ *Collum tuum sicut turris eburnea... sicut turris Libani, quæ respicit contra Damascum.* (Cant., 1, 9.)

à déployer vos forces formidables, à combattre et à triompher pour nous¹.

Quel nouveau, quel gracieux spectacle me présentent vos mains ! elles sont comme un tour². Tel est le trait qui les désigne dans les Cantiques sacrés ; et quel consolant mystère il renferme ! Facilité, promptitude, vitesse, beauté, voilà ce qui distingue l'art et l'ouvrage du tourneur.

Nulle comparaison plus propre à nous expliquer la facilité, la vitesse, la promptitude de vos mains à nous dispenser sans cesse des grâces et des secours de tout genre, ainsi qu'à nous combler des richesses dont votre Fils vous a rendue, sans restriction et sans réserve, la maîtresse et l'arbitre.

Faites au tour, vos mains sont d'or massif, symbole le plus expressif de la charité qui les conduit. Les hyacinthes dont elles sont pleines figurent les grâces qu'elles répandent sur nous³.

Que dirai-je de votre sein, de ce temple vivant de la Divinité ; de ce trône de miséricorde et de grâce ; de ce sanctuaire vivant

¹ *Terribilis sicut castrorum acies ordinata. (Cant., vi, 3.)*

² *Et manus illius tornatiles. (Ibid., v, 14.)*

³ *Manus illius tornatiles aureæ, plenæ hyacinthis. (Ibid.)*

dans lequel fut formée l'indicible union de la nature divine et de la nature humaine, dans lequel fut signé le grand testament de réconciliation et de paix entre Dieu et l'homme ?

Il est comme une masse de froment accumulé ¹. Bien différente, en effet, de l'ancienne Rébecca, à la gloire de laquelle il est écrit qu'elle renfermait deux peuples dans son sein ², vous portez dans le vôtre, non deux peuples seulement, mais l'immense multitude des élus, marqués, dès avant l'origine des siècles, du grand cachet de la prédestination.

Vous êtes aussi l'aimable aurore, fortunée messagère du nouveau jour ³. C'est de votre sein que s'éleva sur notre horizon le véritable soleil, désiré tant de siècles auparavant par les patriarches, annoncé par les prophètes, et attendu par tous les justes de l'ancienne alliance.

Vous êtes belle comme la lune ⁴ ; car vous fûtes créée pour éclairer la nuit profonde qui enveloppait tout le genre humain, et pour diriger dans les voies du salut les pécheurs qui

¹ Venter tuus sicut acervus tritici. (Cant., VII, 2.)

² Duæ gentes in utero tuo. (Gen., XXV, 23.)

³ Quasi aurora consurgens. (Cant., VI, 9.)

⁴ Pulchra ut luna. (*Ibid.*, VI, 9.)

marchent en tâtonnant dans les ombres du vice et de l'erreur.

Vous êtes encore comme la lune ; cet astre est la plus parfaite image du soleil, ainsi vous êtes l'image du Soleil éternel la plus ressemblante, qui ne connaît ni lever ni coucher. Enfin vous ressemblez à la lune ; comme cet astre concourt avec le soleil à toutes les productions du règne végétal dans la nature, ainsi vous coopérez au salut de tous avec le Sauveur universel du genre humain.

Admirable comparaison à laquelle n'ôtent rien de sa beauté ni les paroles de saint Jean, qui nous dépeint cet astre comme avili, dégradé et foulé par vos pieds, ni les paroles du Sage, qui lui compare l'insensé. Augustin nous dévoile le mystère. La lune n'est le plus beau de tous les astres que lorsqu'elle commande à la nuit et dispose ses ombres.

Or, depuis le premier instant de votre conception jusqu'à celui de l'incarnation et de la naissance de l'Homme-Dieu, vous représentiez la lune renvoyant à la terre les rayons réfractés du soleil. Mais au jour fortuné de votre exaltation, vous fûtes tout investie de l'éternel Soleil, et vous mîtes la lune sous vos pieds, en faisant disparaître les ombres, et les figures, et

les cérémonies, et les rites, et les symboles.

C'est pour cela que le Sage, rapprochant de cet heureux événement la promesse adressée à nos premiers parents, de cette femme qui devait écraser de son pied la tête du serpent ennemi, désormais déchu de sa sagesse originelle, et devenu fou et le principe de toute folie, le Sage le compare justement à la lune, à cause de ses variations et de ses transformations insidieuses. Telle est la lune que vous avez foulée et que vous continuez encore de fouler à vos pieds !

Enfin vous êtes choisie comme le soleil ¹ ; comme le véritable soleil fut votre Bien-Aimé, choisi entre mille ², ainsi vous fûtes la seule choisie, et la seule bénie entre toutes les femmes ³. Que puis-je ajouter ? Il suffit de dire que vous êtes toute belle, sans tache ni souillure ; que vous êtes toute seule aussi belle que toute la Jérusalem céleste, aussi belle que le Paradis tout entier ⁴.

En effet, les grâces, les vertus, les beautés

¹ Electa ut sol. (Cant., ix, 6.)

² Dilectus meus electus ex millibus. (*Ibid.*, v, 10.)

³ Benedicta tu inter mulieres. (Luc., i, 42.)

⁴ Pulchra es, amica mea, suavis et decora, sicut Jerusalem. (Cant., vi, 3.)

des chérubins et des séraphins, des apôtres et des docteurs, des confesseurs et des martyrs, des innocents et des vierges, tout enfin est rassemblé et réuni en vous seule. Voilà pourquoi l'Époux des Cantiques compare, en toute justice, vos seules beautés à toutes les beautés de la Jérusalem céleste. Retournez-vous donc, ô belle Sulamite ! retournez-vous vers la terre, afin que d'ici-bas nous puissions aussi contempler vos charmes¹ :

¹ Revertere, revertere, Sulamitis, revertere, ut intueamur te. (Cant., vi, 12.)

LES ATTRAITS DE LA GRACE.

Retournez-vous, ô belle Sulamite ! retournez-vous vers la terre, afin que d'ici-bas nous puissions contempler vos charmes ! Comment réprimer plus longtemps les élans de mon cœur ? Comment étouffer sa voix et l'obliger à garder encore un silence respectueux et timide ? Non ; le temps de me taire est passé ; je ne pourrais vivre si je me taisais davantage. Souffrez donc, ô ma Reine ! ô ma Mère ! souffrez que je parle librement.

Votre beauté m'a ravi, votre bonté m'enchanté ; je le dirai sans détour, je me suis épris d'amour pour vous. Votre image est toujours présente à ma pensée, elle est gravée dans mon cœur. Votre aimable nom vient à chaque instant se placer sur mes lèvres ; vous seule, seule, êtes le noble objet, la fin, l'aliment délicieux de toutes mes affections.

Je vous aime, ô la plus tendre des mères !
Je vous veux du bien et vous en veux beaucoup, ô mon aimable Mère. Ne vous étonnez pas que la plus vile des créatures ose dire : Je vous aime ! Peut-on porter un cœur dans sa poitrine et ne pas brûler d'amour pour vous ? Peut-on penser à vous et rester languissant et froid ? Peut-on prononcer votre nom, sans se trouver au milieu d'un océan des plus chastes délices ?

Je le sais bien, je ne suis pas digne d'aimer la Reine des anges, la Reine de l'univers, l'auguste Mère de Dieu ; mais vous avez des titres à l'amour des créatures, quelles qu'elles soient : donc aussi à mon amour, bien que je ne sois qu'un ver de terre, non pas un homme, mais l'opprobre des hommes et le rebut du peuple ¹.

Bien plus, voulez-vous savoir ce qui fait ma peine, ma plus grande peine ? Je vous le dirai librement. Mon unique regret est d'avoir commencé si tard à vous aimer, ô Beauté si ancienne pour d'autres plus heureux, et si nouvelle pour moi qui ne vous connus' point d'abord et vous aimai trop tard ² !

¹ Ego autem sum vermis, et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. (Ps. xxi, 70.)

² Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova,

Maudit soit à jamais le temps où je ne vous aimai point ! je déteste les jours où mon cœur aima tout autre objet que vous. Puissé-je les effacer du nombre de mes jours ! Daigne votre main charitable en déchirer l'histoire, et en faire pour jamais disparaître le souvenir.

Si l'amour d'un misérable comme moi ne peut vous honorer, du moins ne m'empêchez pas de dire : Je vous aime ! Je ne prétends point me faire de mon amour un mérite auprès de vous : *et quel mérite en effet ?* Elle a plus d'attraits qu'il n'en faut pour captiver l'amour des créatures, celle qui a su ravir le cœur d'un Dieu : Comment songer à me faire un mérite de l'aimer ?

Ainsi je vous le demande et là se bornent mes prières : ne me repoussez point comme trop hardi et trop présomptueux. Vous devriez cesser d'être si belle et si bonne, si vous voulez appeler téméraire un amour inspiré, provoqué, commandé par l'irrésistible empire de la beauté, de la bonté et de la clémence. Si cela ne suffisait pas pour me justifier, je pourrais ajouter mille autres raisons auxquelles vous ne pourriez vous-même ni résister ni répondre.

sero te amavi; vœ tempori illi in quo non amavi te.
(S. Aug.)

En expliquant le ravissant tableau qu'a tracé de vous le pinceau divin, j'en ai fait ressortir, il est vrai, les traits les plus beaux et les plus admirables, et j'ai dit de vous des choses magnifiques, ô belle et sainte Cité de mon Dieu ¹ ! Mais je n'ai pas encore dit ce qui rend votre portrait plus beau et plus glorieux à l'immortel ouvrier, qui réunit tant de couleurs si variées et si riches pour vous embellir.

Remarquez ce que je vais vous dire. Pour vous rendre belle, il a tellement épuisé sa puissance, sa sagesse et sa bonté, qu'il est devenu, tout-puissant qu'il est, impuissant à faire une créature plus belle que vous ². Après avoir tant fait, il ne trouva d'autre moyen d'achever ce magnifique tableau, que de vous revêtir tout entier de lui-même, en se faisant lui-même votre vêtement, votre manteau, votre précieux ornement.

C'est alors que, rempli de complaisance en lui-même pour cette noble et prodigieuse invention de son amour, il montra son ouvrage et fit voir au ciel une femme revêtue du soleil. C'est ainsi qu'il offrit aux regards des anges et

¹ *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. (Ps. LXXXVI, 3.)*

² *Cette pensée est du docteur séraphique saint Bonaventure.*

des hommes un prodige véritablement grand, car il était tout à fait nouveau, et surpassait tous les autres ¹.

Prodige d'autant plus surprenant que ce soleil dont vous fûtes revêtue dans les cieux est le même qui descendit dans votre sein. Bien qu'il tempérât les vifs rayons de sa gloire, il vous couvrit, il vous enveloppa tellement de son immense lumière, que vous ne vous reconnaissez plus vous-même ². C'est pour cela que Gabriel dut ranimer votre courage en vous avertissant de l'heureux changement qui de servante vous avait rendue mère de Dieu ³. Changement sublime ! ouvrage, non des doigts, mais de la toute-puissance de celui à qui la création de l'univers ne coûta qu'une parole ⁴ !

Je comprends maintenant pourquoi lui-même faisait ses délices du parfum de vos vêtements, et le comparait à l'encens de la

¹ Signum magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole. (Apoc., xii, 1.)

² Victus altissimi obumbrabit tibi. (Un interprète explique ainsi ces paroles : Obumbrabit te tibi.) (Luc., i, 35.)

³ Ne timeas, Maria, quod enim nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei. (Luc., i, 35.)

⁴ Dixit, et facta sunt. (Ps. xxxii, 9.)

plus agréable odeur ¹. L'encens représente la Divinité ; car entre tous les parfums les plus exquis et les plus suaves, il est le seul qu'on offre à Dieu. Revêtue, enveloppée tout entière de la Divinité, vos vêtements ne pouvaient donc exhaler d'autre odeur que celle de l'encens.

Or, puisqu'il en est ainsi, dites vous-même, ô ma souveraine Bienfaitrice ! dites, je vous en prie, en vous voyant si richement, si splendidement vêtue, misérable que je suis, que voulez-vous que je fasse ? Le soleil qui nous éclaire et qui n'est si beau que parce qu'il est la plus vive image du Soleil éternel, véritable lumière du monde, notre soleil n'est qu'un immense globe de feu. C'est pourquoi, dans certaines parties de l'Afrique exposées à toute l'ardeur de ses rayons, il enflamme non-seulement les forêts, mais la terre elle-même.

Comment, dès lors, me serait-il possible de vous regarder sans brûler d'amour pour vous, puisque le soleil qui forme votre vêtement est l'amour même, la charité par essence, et que sa chaleur est telle, suivant l'ancien et véridi-

¹ *Odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris.* (Cant., IV, 11.)

que oracle du Prophète, que nul ne peut s'en défendre ¹ ?

Permettez-donc que je laisse à mon cœur toute la liberté de parler, et que je vous dise franchement : Je vous aime, je vous aime, je vous aime, aimable, tout aimable, Mère ! Mère toute belle, Mère tendre, Mère de grâce et de miséricorde, Mère de charité et d'amour ! Tout mon regret, c'est de n'avoir qu'un seul cœur, un cœur si pauvre et si misérable, afin de vous aimer davantage.

Mais quand j'aurais les cœurs de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront jusqu'à la consommation des siècles ; quand j'aurais les cœurs de toutes les créatures possibles qui pourraient sortir des mains de Dieu, alors même je ne pourrais espérer de vous aimer autant que vous le méritez.

Je suis pénétré de cette vérité, et je dois en être d'autant plus pénétré, que toutes les créatures ensemble seraient incapables d'aimer dignement celle qui a pu enflammer pour elle un Dieu lui-même ! Cependant, pour être si peu proportionné, mon amour sera-t-il vain ? Oh ! non.

¹ Nec est qui se abscondat a calore ejus. (Ps. XVIII, 7.)

Quand je ne parviendrais pas à vous plaire, malgré tous les efforts que je fais pour bien vous aimer; quand je ne parviendrais pas à obtenir de vous la grâce de vous aimer davantage; quand je ne parviendrais même pas à obtenir que vous me compatissiez, parce que je ne sais pas et que je ne peux pas vous aimer plus tendrement; alors même j'aurais fait mon bonheur en vous aimant, puisque j'aurais satisfait les désirs de mon cœur : je l'aurais apaisé. Il trouvera désormais la félicité dans le rassasiement de cette faim d'amour qui le dévore.

Dites maintenant ce que vous voudrez de mon pauvre, de mon misérable amour; appelez-le hardi, téméraire, audacieux; dites tout ce que vous voudrez : je ne cesserai de répéter : Je vous aime, je vous aime, je vous aime, je vous aimerai toujours, et je ne cesserai jamais de vous aimer.

LES SECOURS DE LA GRACE.

Grande Dame, quelle misère est la mienne ! Pendant que mes lèvres s'efforcent d'exprimer les désirs de mon cœur, pendant que mon cœur s'évertue à seconder les paroles de mes lèvres, je m'aperçois que cette masse de boue qui le retient prisonnier pèse sur lui comme un lourd fardeau, l'entraîne vers la terre sans lui permettre de s'élever, et je connais ainsi que je vous aime encore bien peu.

Et le moyen de le dissimuler ? Si l'amour a le secret et le magique pouvoir de rapprocher celui qui aime de l'objet aimé, de le rapprocher si près qu'il puisse en étudier les qualités, en contempler les charmes, en copier les vertus, en imiter les exemples, et rendre communs leurs désirs et leurs volontés, comment puis-je dire avec vérité que je vous aime, puisqu'une différence infinie sépare nos manières d'être et d'agir ?

De vos innombrables vertus il n'en est aucune que j'imite, aucune que je pratique. J'ai peur que sur ce point encore mon cœur ne se flatte cruellement, et qu'il ne séduise ma langue en la rendant l'interprète de ses flatteries.

Mais que faire? Comment s'élèvera ce pauvre cœur au-dessus de sa demeure de boue, pleine d'infection et de misère, déplorables restes de sa première origine, restes encore plus déplorables de ses propres folies? Comment s'élèvera-t-il jusqu'à vous, qui êtes assise si haut à la droite même de Dieu, lui que les passions et les sens, ligués ensemble pour le ravalier, retiennent attaché à ce limon dont il fut tiré?

Si j'avais le bonheur de David, qui parvint à mériter les complaisances de Dieu; si, comme lui, j'avais mérité d'être appelé de Dieu un homme selon son cœur ¹, je pourrais, à son exemple, désirer d'avoir les ailes de la colombe ² pour m'échapper des liens de mes inséparables et perpétuels ennemis, et me transporter d'un vol rapide et léger jusqu'à vous, afin qu'à la réverbération de cette fournaise de

¹ *Inveni virum juxta cor meum.* (I. Reg., XIII, 14.)

² *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo.*
(Ps. LIV., 7.)

charité qui brûle dans votre sein, sept fois plus ardente que celle des séraphins eux-mêmes, je pusse ranimer mes forces engourdies, fondre la glace de mon cœur, de manière à vous aimer autant que je voudrais vous aimer, autant que je dis que je vous aime, autant que vous méritez d'être aimée.

Mais un vol court, tel que celui de la colombe, un vol tranquille et lent, sans agitation et sans bruit, pouvait seul convenir à un homme tel que David. Formé suivant le cœur de Dieu, il n'avait besoin que de faibles efforts pour s'approcher de lui et pour se transporter tout entier jusqu'à lui. Mais à moi, à moi qui suis plutôt un ver de terre qu'un homme, il ne suffirait pas d'avoir les ailes longues et puissantes de ces deux grands aigles décrits par Ézéchiel ¹.

Comment donc faire, misérable que je suis, pour dire la vérité, lorsque je dis : Je vous aime ? Ah ! ma tendre Mère ! le seul, l'unique moyen d'opérer ce prodige, car c'en est un, l'unique moyen, c'est que vous m'attiriez à vous par la puissance de votre bras ; bras tout-

¹ Et ecce aquila grandis magnarum alarum, longo membrorum ductu, plena plumis..... et facta est aquila grandis, magnis alis, multisque plumis. (Ezech., xvii, 8.)

puissant auquel rien ne saurait résister, devant lequel tous les obstacles disparaissent.

N'est-ce pas de vous, bien mieux que du patriarche Jacob, qu'on doit dire que vous vous êtes mesurée avec Dieu même, et avec tant de succès, que du sein de son Père vous l'avez fait descendre dans le vôtre?

Combien donc ne sercz-vous pas plus puissante vis-à-vis d'une feuille sèche et aride comme moi ¹, jouet du moindre vent, pour me tirer de la boue originelle qui me retient, m'élever au-dessus de toutes les choses créées, m'approcher de vous, me faire contempler vos beautés ravissantes, m'enivrer des délices de votre cœur, et me faire imiter vos vertus et vos exemples?

C'est donc à vous, oui, c'est à vous de m'attirer : attirez-moi donc. Ne croyez pas qu'en vous parlant ainsi, qu'en vous excitant à m'attirer, je donne un démenti à mes protestations d'amour, à mon désir brûlant de vous aimer beaucoup, de vous aimer toujours. Je sais que la nécessité d'être attiré emporte implicitement l'idée de refus ou de résistance de la part

¹ Si contra Deum fortis fuisti, quanto magis contra homines prævalebis. (Gen., xxxii, 28.)

de celui qui a besoin d'être attiré ; mais cela n'est pas toujours vrai.

Votre bien-aimé Bernard le dit, et il ne se trompe pas. Y aurait-il par hasard quelque malheureux fébricitant qui ne désirât pas avec ardeur le bain qui doit éteindre, selon lui, le feu qui le consume ? Peut-on concevoir un paralytique pressé par la faim, qui ne soupire après la nourriture qui doit ranimer ses forces ? Cependant l'un et l'autre seraient également victimes de leurs propres désirs, si des mains amies et compatissantes ne venaient les conduire au bain et à la table.

Ce paralytique des environs de la Galilée ne désirait-il pas d'être guéri ? mais comment aller de lui-même au Médecin universel, également puissant en paroles et en œuvres ? Il fallut que la charité de ses voisins l'emportât et le présentât, gisant sur son grabat, à celui qui non-seulement lui rendit la santé, mais lui remit encore ses offenses ¹.

Cet autre infortuné qui, dépouillé par des voleurs et laissé sur le chemin couvert de plaies et à demi mort, combien ne désirait-il pas

¹ Videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico: Confide, filii, remittuntur tibi peccata tua..... Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam. (Matth., ix, 2.)

quelqu'un qui vint lui apporter du secours, mettre un appareil à ses plaies et le soustraire à de nouveaux dangers? Vœux inutiles, si un charitable Samaritain, touché de compassion, ne l'eût placé sur sa monture et conduit à l'hôtellerie.

Enfin, pour dernière preuve, je vais en appeler à vous-même. Brûlant du désir de posséder votre Bien-Aimé et d'être possédée par lui, vous courûtes généreusement après lui, oubliant tout à la fois et votre peuple, et la maison de votre père, et votre propre famille ¹. Qui pourrait dire la rapidité de votre course? qui pourrait dire votre empressement?

Empressement si grand que, renfermée encore dans le sein de votre mère, vous commençâtes à courir dès le premier instant où vous commençâtes d'exister; empressement tel, que ni les veilles du jour, ni le sommeil de la nuit, ne purent retarder ni suspendre un moment votre course ².

C'est en courant avec cette ardeur que vous avez pressé, sollicité, déterminé vo-

¹ Obliviscere populum tuum et domum patris tui. (Ps. XLIV, 11.)

² C'est le sentiment des théologiens, que, dès le sein de sa mère, Marie eut le parfait usage de sa raison et qu'elle ne fut pas un seul instant durant sa vie sans augmenter ses mérites, même pendant son sommeil.

tre Bien-Aimé à vous tendre la main et à vous attirer à lui ¹. Sans cela, comment auriez-vous pu espérer de le rejoindre, puisqu'il courait lui-même comme un géant pour achever de parcourir l'immense espace, l'interminable route qui déjà le séparait de vous ² ?

Ainsi vos gémissements ne furent pas inutiles ; vous fûtes attirée par la force de son bras tout-puissant, et attirée avec tant de bonheur que non-seulement vous pûtes le rejoindre ; mais encore que le rejoindre, l'enflammer d'amour, lui blesser le cœur et le conduire prisonnier dans votre sein ne fut l'affaire que d'un instant. C'est alors que vous eûtes raison de dire que vous lui étiez aussi chère, que lui-même vous était cher ³. Expression si prodigieuse qu'après l'avoir pesée, votre cher Bernard n'a pu s'empêcher de dire, ou que vous vous flattiez immensément, ou que vous étiez immensément aimée ⁴.

¹ Trahe me ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (Cant., 1, 3.)

² Exultavit ut gigas ad currendam viam ; a summo cœlo egressio ejus. (Ps. xviii, 6.)

³ Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant, 11, 16.

⁴ Deus enim dicit : Dilectus meus mihi, et ego illi ; aut sponsa in immensum gloriatur, aut sponsa in immensum diligitur.

Or, si vous, qui êtes fille d'Adam à la vérité, mais qui n'êtes cependant point héritière de sa faute; si vous, en faveur de qui fut faite une exception singulière au décret général porté contre tous ses descendants ¹; si vous enfin qui, toujours vierge et sans tache, fûtes le chef-d'œuvre de l'incarnation du Verbe ²; si, malgré tous ces avantages, vous avez eu besoin de recourir à lui, afin qu'il vous attirât par sa main toute-puissante, et vous aidât à fournir votre carrière : est-il étonnant que moi, misérable créature, chargée du poids de mes vices bien plus que de mon corps, j'ai tant protesté que je vous aimais, tant affirmé que je ne désirais autre chose que de vous aimer davantage, et toujours et toute seule, et qu'en même temps j'aie confessé que tout cela était inutile, que je ne pourrais rien faire de ce que je disais, de ce que je désirais si vous-même ne me tendiez la main pour me tirer de l'abîme de mes misères ; si vous ne m'attiriez jusqu'à vous par la force de votre bras tout-puissant ?

De grâce, ma bonne Mère, de grâce, ne vous

¹ Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est. (Ainsi parlait Assuérus à son Esther.) (Esth., xv, 13.)

² Maria, mater Dei, solum opus Incarnationis Dei mei. (S. Ildefonse.)

arrêtez donc pas à mes protestations : ne vous contentez pas de mes seuls désirs ; attirez-moi, sans cela les uns et les autres seront toujours inutiles et sans effet. Attirez-moi donc, je vous le répète, ô tout aimable Souveraine des cœurs, et approchez-moi tout près de vous.

Attirez-moi de telle manière qu'il vous plaira, soit avec les pesantes chaînes d'Adam, soit par l'eau des tribulations, soit par le feu des peines de la vie, soit par les doux charmes de l'amour et de la grâce¹. Secouru, aidé, attiré par vous, je vous aimerai véritablement, je vous aimerai toujours, je vous aimerai d'un amour digne de vous, je n'aimerai que vous seule, et c'est alors que je pourrai dire avec vérité : Je vous aime, je vous aime, je vous aime.

¹ In vinculis Adam traham eos in funiculis charitatis.
(Osee, II, 4.)

LA PRIÈRE.

Jusqu'ici, ô Vierge toute belle ! ô tout aimable Mère ! jusqu'ici je n'ai fait que vous exposer mes misères, et plaider ma cause au grand tribunal de votre miséricorde infinie ; si je m'en tenais là, je serais coupable de prévarication et devant vous et devant les hommes.

Consacré par l'auguste sacrement, symbole de l'intime et chaste union du Christ avec l'Église son épouse, et devenu le chef d'une nombreuse famille, je ne dois pas seulement penser à mon avantage, comme si j'étais né pour moi seul. La loi de la nature, cette loi primordiale qui, n'étant qu'une émanation de la volonté divine, est gravée en caractères ineffaçables dans le cœur de tous les êtres raisonnables ; la douce loi de charité, qui règle son empire suivant les rapports qu'établissent entre les hommes les liens du sang et de la

condition, de l'état et de la profession, de la religion et de la patrie ; enfin la loi de la société civile qui regardant les enfants comme une seule personne avec leur père, les considère comme copropriétaires des biens paternels : toutes ces lois m'imposent le sacré, l'inviolable devoir de pourvoir au bien de mes enfants, et surtout de celle qui, par une consécration solennelle, opérée au pied des autels du Dieu vivant, m'ayant été unie pour les enfanter et les élever, est devenue par là plus véritablement encore ma coopératrice et ma compagne ¹. D'ailleurs, tirée elle-même des côtes du vieil Adam, elle est formée du même limon que moi, fragile comme je le suis moi-même.

C'est donc pour cela que, fidèle aux engagements contractés, et observateur exact de toutes les lois divines et humaines, je vous prie et vous conjure, ô ma très-douce Reine ! de vouloir regarder des yeux de votre miséricorde ma famille tout entière, de la bénir, de la défendre contre les nombreux assauts de l'ennemi commun, et d'être son asile assuré : semblable à cette tour du Liban, fortifiée de toutes parts et protégée par mille boucliers impénétrables, suspendus à ses murailles.

Faciamus ei adjutorium simile sibi. (Gen., 11, 18.)

Que mes enfants apprennent de bonne heure à reconnaître en vous leur Mère, à vous respecter, à vous aimer, et à remettre entre vos mains et leurs affaires et leurs emplois, et leur état et leur vie. Nés comme moi dans le péché et enfants d'un père pécheur, qu'ils trouvent dans son exemple et dans ses paroles le plus fort, le plus puissant motif de ne jamais abandonner votre dévotion, signe heureux, gage assuré de prédestination.

Tel est l'héritage que, sur le déclin de mes jours, je me suis efforcé de leur procurer. Il est le seul que je désire leur transmettre, car il est le seul que les vers ne rongent pas et que la rouille ne saurait consumer. Il sera le seul, enfin, qui pourra les rendre heureux dans le temps de leur exil, pourvu seulement que vous daigniez en régler l'administration.

Réunissant donc ici toutes les forces de mon esprit et toutes les affections de mon cœur, je vous les recommande tous, car ils me sont chers, bien chers, tous également chers, et avec eux je vous recommande aussi la bien-aimée compagne de mes jours, qui partagea avec moi tous les événements de ma vie, malheureux ou prospères. Aux jours orageux de l'adversité, elle me suivit avec résignation et

constance sur les montagnes escarpées de la myrrhe; et aux jours sereins de la prospérité, elle fut encore avec moi, modeste et modérée, sur les agréables collines de l'encens.

Par sa parole et son exemple, elle aussi a travaillé comme moi à la culture de votre petite vigne; elle a veillé jour et nuit pour en chasser les renards dévastateurs. Si une vie éternelle est promise à quiconque fera connaître aux autres vos charmes et vos grandeurs, suivant les oracles de l'Esprit-Saint, qui vous sont appliqués par l'Église ¹, elle n'a fait autre chose, ô ma Reine! elle n'a fait autre chose que d'inspirer de bonne heure à ses tendres enfants, une véritable dévotion pour vous et de les tenir toujours unis à vous. N'a-t-elle pas dès lors toute espèce de droit à la félicité promise?

Je vous recommande également et les enfants et la mère. Conservez-les dans l'unité et dans la paix; unité que je demande pour eux, comme votre divin Fils la demanda lui-même à son Père pour tous ses apôtres ². Unité dans la foi de notre divine religion et

¹ Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. (Eccli., xxiv, 31.)

² Ut sint unum sicut et nos unum sumus. (Joan., xvii, 11.)

dans la soumission aux enseignements de l'Église qui en est la dépositaire ; paix de l'esprit, paix du cœur, paix de la conscience, riche partage de tous ceux qui avec Dieu ¹ vous aiment aussi, ô vous qui êtes sa véritable Mère sans avoir cessé d'être vierge ; car un Dieu ne pouvait naître que d'une vierge, et une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu.

Que mes tendres enfants vivent donc unis entre eux par les doux liens de la charité ² ; qu'ils s'aiment les uns les autres de ce même amour dont le Père aime le Fils, et que le Fils, en qualité de chef, communique à ses membres par votre moyen, ô vous qui êtes le cou de ce corps mystique ! C'est ainsi qu'il vous désigne lui-même dans les saints Cantiques. Vous êtes donc établie pour transmettre aux membres de ce corps l'esprit de leur auguste Tête.

Faites, ô ma Reine ! qu'ils ne soient pas comme le figuier stérile condamné pour cela par le maître du champ, à tomber sous les coups de la hache, afin de ne plus occuper une terre qui ne demandait qu'à donner du fruit ³.

¹ Pax multa diligentibus Deum. (Ps. cxviii, 165.)

² Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem. (Joan., xv, 19.)

³ Succide eam ; ut quid enim terram occupat ? (Luc., xiii, 7.)

Qu'ils soient, au contraire, qu'ils soient tous, par vos soins charitables, comme autant de rameaux constamment attachés à leur cep immortel¹, toujours couverts de feuilles, de fleurs et de fruits.

S'il arrive qu'ils aient besoin d'être émondés, soit pour être délivrés de quelque maladie, soit pour être préparés à produire des fruits plus abondants, que le divin Vigneron, toujours riche en miséricorde, les émonde² à son gré ; mais que ce soit par votre main, afin que votre tendresse maternelle adoucisse la douleur de l'opération.

Enfin, je vous supplie, ô Vierge toute belle ! et je vous prie, les mains jointes, de vouloir les préserver de la corruption du monde, et surtout de l'épouvantable peste de ces fausses doctrines que répand de toutes parts la coupable philosophie de notre malheureux siècle.

Ce n'est pas que, pour les mettre à l'abri de cette funeste contagion, je veuille vous prier d'abrégier leur vie et de les retirer promptement du monde ; loin de là, conservez leurs jours et les rendez prospères. Je vous prie

¹ Ego sum vitis, vos palmites. (Joan., xv, 5.)

² Omnem palmitem, qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. (Joan., xv, 2.)

seulement de les préserver du péché, le seul mal, le plus grand de tous les maux : cruel aiguillon de la mort, il suffirait pour les précipiter, par une caducité précoce, dans les ombres du sépulcre ¹.

Là cependant ne s'arrêtent ni mes vœux ni mes prières. Un cœur timide, réservé, resserré, correspondrait bien mal à cette libéralité sans bornes, à cette puissance infinie dont vous m'avez donné tant de preuves. Ainsi je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour leurs enfants et leurs derniers neveux ².

Qu'instruits par eux dans la foi des mystères et dans les préceptes de la loi divine, ils ignorent toujours les dieux étrangers et adorent en esprit et en vérité le seul vrai Dieu, le Dieu trois fois saint, et Jésus-Christ, son Fils, envoyé du ciel pour la rédemption des hommes ³.

Qu'ils vous honorent aussi, ô Vous qui avez été choisie pour partager son glorieux ministère, pour coopérer avec lui au chef-d'œuvre

¹ Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo. (Joan., xvii, 15.)

² Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me. (Joan., xvii, 9.)

³ Ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. (Id., *ibid.*, 3.)

de sa miséricorde, Rédemptrice avec le Rédempteur, et Médiatrice avec le Médiateur de Dieu et des hommes !

Gardez-les, ô tendre Mère, comme la prune de votre œil ; protégez-les à l'ombre de vos ailes ¹, et bénissez-les de cette bénédiction féconde, spéciale et proportionnée à l'état de chacun d'eux. Il ne peut plus me rester que peu de temps pour les conduire et en prendre soin. Bientôt je ne serai plus avec eux, et ils demeureront exposés aux dangers de cette terre corrompue ².

Mon espérance, oui, toute mon espérance est dans les mérites inépuisables de mon divin Rédempteur, et dans votre intercession, puissante Médiatrice de l'univers. J'espère qu'au sortir de ce long exil et de cette prison de boue, vous me tendrez une main secourable, afin de me conduire dans la véritable terre promise et dans la région des vivants.

De grâce, ô ma tendre Mère ! employez tous vos soins pour les conduire là où j'espère que

¹ Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi; sub umbra alarum tuarum protege nos. (Ps. xvi, 3.)

² Benedicat te Dominus benedictionibus propriis, etc. Gen., XLIX, 28.)

je serai moi-même ¹ ! Comment pourrais-je en voir un seul éloigné et séparé de moi pour toujours ? Je vous les recommande, je vous les confie, je les remets entre vos mains, et plus encore dans votre sein et dans votre cœur. Mais avant moi, votre divin Fils vous les confia lorsque vous les lui eûtes enfantés, au pied de la croix, parmi les plus cruelles angoisses. Placé sur ce trône de charité et de miséricorde, Législateur suprême et tendre Père de famille, il rendit et promulgua de sa propre bouche le décret public et solennel qui vous les donna pour enfants ².

C'est ainsi qu'il déclara tout à la fois, et qu'ils étaient votre précieux héritage, et qu'il vous faisait héritière universelle de son amour pour eux, et qu'il les faisait eux-mêmes héritiers de son amour pour vous. A ce titre vous êtes obligée de les protéger et de les garder. Sous votre protection, sous votre garde ils entreront un jour dans la bienheureuse patrie où j'espère les précéder. C'est alors que vous vous ferez gloire de répéter à votre Fils

¹ Jam non sum in mundo. (Joan., xvii, 11.) Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum. (Id., *ibid.* 24.)

² Mulier, ecce filius tuus. (Joan., xix, 26.)

les mêmes paroles qu'il adressait à son divin Père : Voici ceux que vous m'avez confiés ; je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri.

¹ Quos dedisti mihi, custodivi, et nemo ex eis periit.
(Joan., xvii, 12.)

LE TESTAMENT.

Avancé en âge, et déjà sur le déclin de mes jours, une voix secrète m'avertit que la scène de ce monde est près de finir pour moi ; un autre cri s'élève du fond de mon cœur, qui me dit de mettre ordre aux affaires de ma maison¹. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Que sais-je si cette voix, si ce cri ne sont point l'annonce de l'arrivée prochaine du souverain Maître, qui, après son voyage de plusieurs années, passées avec la rapidité de l'éclair, vient me demander compte des biens dont il m'a confié l'administration ? Quel redoutable moment !

Compte terrible, dans lequel il peut arriver que son infini discernement n'admette point en ma faveur, même les bonnes œuvres que j'ai faites² ! Que dis-je ? peut-être celles que je re-

¹ *Dispone domui tuæ. (Isa., xxxviii, 1.)*

² *Omnes justitiæ ejus non recordabuntur. (Ezech., xviii, 24.)*

garde comme les plus parfaites et les plus brillantes, ne seront-elles à ses yeux, suivant l'expression du grand Chrysostome, que comme des toiles d'araignée, insuffisantes par conséquent pour compenser, à plus forte raison pour surpasser les mauvaises !

Espérant néanmoins que, se conduisant en créancier généreux, il me remettra toutes mes dettes et déchirera mes obligations, je me hâte d'écrire mon testament pour servir d'instruction et de règle à ma bien-aimée famille.

Avant tout, à l'imitation de mon adorable Maître et avec toute la plénitude de ma volonté, je souscris à la sentence de mort prononcée contre moi. Pourrais-je la refuser, moi, pécheur, après qu'il a daigné l'accepter, lui, l'innocence même ? D'ailleurs, comment l'existence serait-elle le don le plus précieux du Créateur, si elle n'était le moyen d'arriver à lui ? à quoi servirait la vie si elle devait être un obstacle perpétuel à la possession des biens, que l'Auteur même de tout bien réserve à ceux qui le craignent et qui l'aiment ?

A quoi bon les jours, les années, les siècles, et l'éternité même, si tout cela ne servait qu'à perpétuer notre exil, et à nous tenir toujours séparés de notre Principe et de notre Fin ?

Ainsi, non-seulement j'accepte la mort pour obéir à la volonté suprême de l'Arbitre de ma vie. Je voudrais encore avoir l'esprit et le cœur de Paul, pour désirer avec ardeur de sortir de la prison de ce corps de mort, afin de me réunir à lui et de vivre éternellement en lui¹.

Je me tourne maintenant vers vous, mes tendres et chers enfants, et je vous plains avant tout du malheur que vous avez d'être les rejetons d'un arbre sauvage et mauvais. Combien ne seriez-vous pas plus vertueux, si votre père lui-même avait été, s'il était du moins en ce moment, plus vertueux!

Néanmoins, tout mon désir est de vous dédommager de toutes les pertes que vous avez faites par ma faute, et de vous dédommager avec usure; seulement soyez dociles aux paroles, aux recommandations, aux derniers accents de votre tendre père, qui ne veut autre chose que votre bonheur.

Mes enfants, craignez Dieu, craignez ses terribles et impénétrables jugements; craignez-les, parce qu'ils sont justes; craignez-les, parce qu'ils sont vrais et n'ont pas besoin de raisons

¹ Quis me liberabit de corpore mortis hujus? (Rom., VII, 24.)

étrangères pour être justifiés. L'éternelle Raison dont ils dérivent démontre assez qu'ils sont justes en eux-mêmes¹.

Ses jugements, disait le Prophète, sont comme les montagnes dont la cime se cache dans les nues, ou comme les vallées dont l'œil ne peut sonder la profondeur. Craignez-le; car c'est lui, et lui seul, qui jugera, qui condamnera peut-être les œuvres en apparence les plus saintes²; c'est lui seul qui peut condamner à des peines éternelles³.

Sans la crainte de Dieu, de quoi vous servirait toute la gloire même la plus éblouissante, qui peut environner le littérateur ou le savant? Sans la crainte de Dieu, de quoi vous serviraient les rôles les plus brillants que vous pourriez jouer, les hommages les plus flatteurs dont vous pourriez jouir sur le théâtre trompeur du monde, les charges, les dignités, les honneurs auxquels vous pourriez parvenir?

Ce n'est que dans la crainte de Dieu que se trouvent le germe fécond et le principe de la vraie sagesse. Seule elle est la lumière qui,

¹ *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* (Ps. xviii, 10.)

² *Ego justitias judicabo.* (Id.; Lxxiv, 3.)

³ *Qui habet potestatem mittere in gehennam.* (Luc., xii, 5.)

éclairant les yeux de votre esprit, vous fera distinguer le vrai du faux, le réel de l'apparent, et vous fera voir au grand jour les mensonges et les erreurs de cette philosophie si vantée et si follement applaudie.

Que la loi du Seigneur soit toujours profondément gravée dans votre cœur, pour être la règle de vos mœurs et de votre conduite. Elle est douce, elle est délicieuse, elle est suave ; et comment ne le serait-elle pas, puisqu'elle est une loi de grâce et d'amour ? La Sagesse incarnée nous l'apprit elle-même, lorsqu'à la veille de quitter ses apôtres, elle leur dit que son seul précepte, son seul commandement, sa seule loi, c'était l'amour ¹.

Or, à qui pourrait être étranger ou inconnu un sentiment qui se fait place jusque dans le cœur des tigres ? Le monde aurait-il des charmes plus puissants pour se faire aimer de préférence à notre bon Dieu, à notre tendre Père, à notre généreux bienfaiteur ?

Avec la force toute-puissante que vous inspirera cette loi, vous vous maîtriserez vous-mêmes, et vous triompherez de l'enfer tout entier. C'est pour cela que l'Ange du Grand

¹ Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem. (Joan., xv, 17.)

Conseil, voulant nous engager à l'observation et à la pratique de cette loi, nous assure que son joug est doux et son fardeau léger ¹.

Il vous semble peut-être qu'il y a ici une contradiction dans les termes. Si c'est un joug, comment peut-il être doux? Si c'est un fardeau, comment peut-il être léger? Mais les paroles de la Vérité par essence ne sauraient être que la vérité même : on verra plutôt le ciel et la terre périr, qu'une seule de ses paroles, oui, une seule manquer de justesse et de vérité ².

Faites attention, c'est un joug, en tant qu'il sert à captiver vos passions ; c'est un poids, en tant qu'il sert à les réprimer. Vos passions bridées et réprimées, ne vous trouverez-vous pas pleins d'agilité, pour courir, pour voler comme David dans la voie des commandements? et, dès lors, ces commandements eux-mêmes ne vous deviendront-ils pas chers, doux et suaves ?

Mes enfants, ne vous en tenez pas à mes paroles, j'y consens volontiers ; faites-en vous-

¹ Jugum meum suave est, et onus meum leve. (Matth., xi, 30.)

² Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt. (Matth., xxiv, 35.)

mêmes l'expérience, et vous verrez combien le Seigneur est doux ¹. Je veux seulement vous faire observer qu'il est si bon, si bon, qu'en vous offrant la plénitude de ses trésors, il ne vous l'offre point au prix des macérations, des cilices, de la solitude, des jeûnes, des disciplines, des chevalets, des tourments et de la mort. Loin de là, il s'offre lui-même, lui qui est le souverain Bien, au seul prix de votre amour.

Mais, ô folie humaine! jusqu'où ne vas-tu pas? Est-il donc si difficile d'aimer en retour celui qui nous a aimés le premier? Eh quoi! n'est-ce pas un des besoins innés dans le cœur de l'homme, de vouloir du bien à quiconque nous en veut? Ce sentiment, ce besoin nécessaire de la nature, souffrira-t-il exception pour Dieu seul? ou bien sera-ce un sacrifice trop coûteux de ne pas aimer les créatures, pour aimer le Créateur?

Mais ne suffit-il pas d'avoir une ombre de raison pour comprendre que c'est tout simplement négliger les effets, afin de se porter directement à la cause, dédaigner les copies,

¹ Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. (Ps. xxxiii, 9.)

afin de s'attacher au modèle, mépriser les ombres afin d'avoir la réalité?

Cependant, instruit par ma propre expérience, je prévois les obstacles qui se présenteront à vous, pour vous empêcher d'entrer dans la route que je vous indique. Enveloppés de cette masse immense de corruption, dont chacun de nous porte malheureusement une portion en lui-même, il arrive que nous sommes tentés à chaque instant par cette concupiscence qui nous est devenue personnelle ¹.

D'un autre côté, les séduisantes impressions des sens sont trop fortes et trop vives, pour nous laisser toujours sous le charme délicieux des plaisirs purs de l'esprit. Aussi mes exhortations, mes paroles, mes derniers accents ont-ils pour but unique de vous rapprocher de Celui qui est esprit et vie.

Que ferez-vous donc dans ce formidable champ de bataille, où la chair, avec toutes les convoitises à ses ordres, fera de persévérants efforts pour l'emporter sur les doux et modestes attraits de l'esprit? Que ferez-vous, mes chers, mes bien-aimés enfants? Courage,

¹ Unusquisque tentatur a concupiscentia sua. (Jacob. 1, 14.)

courage! les armes pour vaincre sont entre vos mains, la victoire est à vous. Vous triompherez certainement, si vous marchez d'un pas ferme dans la route que je suis venu vous tracer.

Vous devez donc, avant tout, vous pénétrer profondément de cette grande vérité, savoir, que la grâce est toute-puissante; qu'avec la grâce on obtient tout; tandis que d'espérer faire le moindre bien avec nos seules forces, c'est une folie, une démence. Or, pour obtenir cette grâce, il n'y a qu'un moyen, c'est de recourir à Celle qui a heureusement trouvé la grâce, à la Trésorière exclusive de la grâce, à la généreuse Dispensatrice de la grâce, à la toute-puissante Mère de Dieu et la nôtre, à Marie.

Elle est l'Étoile du matin, dont la lumière guide nos pas dans les ténèbres du monde.

Elle est l'Aurore, heureuse messagère de ce véritable Soleil de justice qui, toujours prodigue de ses dons, verse également la lumière sur les justes et les pécheurs ¹.

Elle est ce royal Aqueduc par où coulent à grands flots toutes les faveurs et toutes les bénédictions du Ciel.

¹ Qui solem suum oriri facit super bonos et malos.
(Matth., v, 45.)

Elle est la Porte de la céleste Jérusalem, par laquelle on entre dans les tabernacles éternels : porte d'or massif, comme l'appelle l'Église et que Dieu a faite ainsi pour l'avantage de tout le genre humain frappé d'anathème ; porte orientale qu'Ézéchiel entrevit dans le lointain des siècles, et par laquelle Dieu passa sans l'avoir jamais ouverte depuis.

Voilà donc, mes chers enfants, voilà devant vous la route du bonheur dans le temps et dans l'éternité ¹. Dans vos peines, dans vos doutes, dans vos dangers, regardez l'Étoile, appelez Marie ². Que Marie soit toujours dans votre cœur, toujours sur vos lèvres ³. Choisissez-la pour votre Mère, regardez-la comme votre Mère, aimez-la comme votre Mère, obéissez-lui comme à votre Mère.

Pour tout vous dire en un seul mot, soyez pleins de dévotion pour Marie, et la plus heureuse expérience vous apprendra que la chair avec ses aiguillons, le monde avec ses voluptés, l'enfer lui-même avec toutes ses séductions,

¹ *Hæc est via, ambulate in ea. (Isa., xxx, 21.)*

² *Respice stellam, voca Mariam.*

³ *In rebus dubiis, in angustiis, in periculis, Mariam cogita, Mariam invoca ; non recedat ab ore, non recedat a corde.*

non-seulement n'auront aucun empire sur votre cœur, mais serviront encore à vous rendre plus forts pour les combattre.

Ne croyez pas qu'il y ait de l'exagération dans mes paroles. La grâce ne fait pas de progrès là où elle ne trouve point d'obstacles à vaincre; c'est pour cela que dans le ciel elle n'est plus susceptible d'accroissement. Vos premières victoires vous donneront un nouveau courage, une nouvelle vigueur qui vous aidera à remporter plus facilement les secondes. Mais les secondes, pas plus que les premières, ne vous seront accordées que par l'entremise et la protection de l'auguste Marie; car, comme le chante l'Église, c'est elle seule qui triomphe de toutes les erreurs et de tous les pièges du monde ¹.

Ainsi, pourvu que vous soyez ses fidèles enfants, vous êtes sûrs de vaincre toujours dans la guerre de vos passions. Vous reconnaîtrez même avec le grand évêque d'Hippone, vous reconnaîtrez que vos passions deviendront pour vous, ce que sont les ailes pour les anges, c'est-à-dire qu'au lieu de vous rendre plus pesants, elles serviront à vous élever comme eux au-dessus de la région des sens.

¹ *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Quelle preuve plus forte et moins suspecte de cette vérité que moi-même ! Certes, je ne voudrais pas vous tromper. Or, moi, oui, moi-même je suis le trophée de la protection de cette bonne Mère. Sans elle, je serais encore le jouet et la victime de mes passions ; sans elle, il m'eût été impossible d'en triompher.

Mais à peine me fus-je tourné vers cette tendre Mère, à peine me fus-je approché d'elle, à peine eus-je commencé de l'invoquer, que tout changea. Tout me devint agréable et facile, et, à mesure que je me suis tenu plus près d'elle, j'ai trouvé plus doux le chemin de cette vallée de misères.

Que dirai-je encore ? J'en appelle à vous-mêmes, à votre foi, comme aussi aux nombreux témoignages qui sont sous vos yeux. Toutes les grâces, toutes les faveurs, toutes les bénédictions répandues sur notre famille, toutes nous sont venues aux jours consacrés à Marie, dans ses neuvaines et dans ses fêtes.

Seriez-vous assez peu sensés et assez injustes, pour attribuer une suite d'événements, si uniforme et si constante, plutôt aux absurdes combinaisons du hasard, qu'à la protection signalée de notre auguste Mère ? Seriez-vous assez inconséquents et assez déraisonnables pour en

faire honneur à un être chimérique, à un vain nom, et pour en refuser le légitime tribut de reconnaissance à Celle qui voulut rendre sa main visible sur nous, par tant de marques évidentes de sa charité ?

A Marie donc, je ne cesserai de le répéter, à Marie dans tous les jours de votre existence, malheureux ou prospères, dans la tempête ou dans le calme, dans les souffrances ou dans les plaisirs, dans les maladies ou dans la santé, dans la guerre avec les passions ou dans la victoire. A Marie consacrez vos cœurs et vos affections; à Marie recommandez vos affaires; à Marie confiez vos espérances, vos entreprises, et toute votre conduite.

Elle est la plante bénie qui a produit le fruit de vie, et nul ne peut goûter de ce fruit, s'il ne s'approche de cette plante. Sans doute c'est Jésus-Christ, pontife véritable, éternel, saint et sans tache, qui est le seul auteur et la source des grâces; mais vous ne pouvez les obtenir qu'en les demandant par l'entremise de Marie¹.

Pour honorer sa Mère, il a voulu, dans les sublimes conseils de son amour et de sa sa-

¹ Nulla gratia descendit de cœlo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ. Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus. (S. Bern.)

gesse, que toutes les grâces, tous les dons, tous les trésors de sa miséricorde nous vinssent par les mains de Marie ¹. Lui-même a voulu en donner la preuve pour l'instruction des malheureux enfants d'Adam. Revêtu de notre misérable humanité, il ne voulut mettre la main à ces œuvres prodigieuses, qui devaient attester son union hypostatique avec la Divinité, qu'à la prière et par l'intercession de sa Mère.

Voyez, la première fois qu'il fut question de déroger aux lois ordinaires de la grâce, ce fut lorsqu'il voulut sanctifier le Précurseur encore enfermé dans le sein maternel ; et la première fois qu'il fut question de déroger aux lois de la nature, ce fut lorsqu'il voulut faire succéder les délices et l'abondance, au besoin inopiné et désolant des époux de Cana.

Tels furent les premiers miracles de sa vie mortelle. Or, l'organe, l'instrument qui apporta la grâce sanctifiante au Précurseur, ce fut la voix de Marie, comme ce fut sa prière qui hâta le moment marqué par le Père éternel, pour commander aux éléments et opérer un prodige en faveur de ces heureux époux.

¹ *Hæc est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.*

Aurais-je besoin d'autres arguments et d'autres preuves pour vous persuader d'une vérité, autorisée par l'exemple même de l'Homme-Dieu, soutenue par la pratique invariable et constante de l'Église catholique, inculquée par le concert unanime de tous les Pères, et enfin confirmée par l'expérience de tous les temps, de tous les peuples, de nous-mêmes et de notre propre famille?

Je le sais bien, ô mes tendres enfants, je n'ai pas certes le bonheur d'être un autre Paul ¹ pour me donner comme un modèle à imiter dans cette école d'amour envers Marie, ainsi qu'il se donnait lui-même, sur le témoignage certain de sa conscience, aux habitants de Corinthe, pour être l'imitateur de Jésus-Christ.

Néanmoins, plein du désir d'accomplir moi-même les devoirs et les obligations d'un bon et tendre père de famille, je vous laisse ce que j'ai pu recueillir de meilleur et de plus riche dans tout le cours de ma vie ; je vous laisse la dévotion à la sainte Vierge, dévotion vraie, filiale, constante ; cette dévotion que je vous ai si souvent recommandée, que je vous ai

¹ *Imitatores mei estote sicut et ego Christi. (1. Cor., IV, 16.)*

rappelée dans toutes les occasions, que j'ai constamment pratiquée avec vous ; cette dévotion que votre bonne mère, tendre compagne de ma vie, vous a pour ainsi dire versée dans le sang et fait sucer avec le lait, lorsqu'à la première aurore de votre existence, elle se sentit inspirée de vous décorer tous tant que vous êtes de ce noble scapulaire, consacré aux douleurs de cette belle et tout aimable Reine ; cette dévotion, enfin, à laquelle, par une pieuse industrie de ma part et de la part de votre mère, vous fûtes heureusement et sans le savoir, initiés au jour de votre régénération ; car au nom propre de chacun de vous, nous fîmes constamment ajouter celui de Marie.

Oh ! quel trésor je vous laisse ! Il est de telle nature qu'il ne peut être ni consumé ni diminué par l'usage, comme il arrive à tous les trésors du monde ; au contraire, plus on en fait usage, plus il grossit. C'est donc ce grand, ce seul, cet unique bien véritable que je vous laisse, mes tendres enfants. Je vous le laisse à titre de legs universel, avec pleine propriété et usufruit, sans restriction, ni réserve, ni condition aucune. Jouissez-en suivant votre bon plaisir ; jouissez-en avec tout le luxe possible ; jouissez-en dans toute la force du terme.

Je ne vous impose qu'une seule condition, mais je veux que vous l'accomplissiez à la lettre, sévèrement, exactement, sans admettre aucune de ces interprétations, que l'amour-propre pourrait inventer pour en affaiblir la force ou en éluder les conséquences.

Je veux donc, et dans cet acte je suis revêtu de toute la puissance législative, je veux et commande expressément que ce bien que je vous laisse soit toujours conservé dans notre famille.

Je veux, en conséquence, que vous en jouissiez en commun avec vos enfants jusqu'au dernier jour de votre vie ; je veux qu'ils en jouissent eux-mêmes avec leurs enfants, vos petits-enfants ; et qu'à leur tour ceux-ci le transmettent aux mêmes conditions à tous leurs descendants.

Ne vous étonnez pas de cette loi de perpétuité que je vous impose, lors même que tous les jours vous me voyez obligé par ma charge à la condamner. C'est ici le seul cas, où cette loi n'est point subordonnée aux variations des législations humaines ; le seul cas, où elle n'est ni annulée ni contredite par les lois en vigueur.

Or, c'est à vous de savoir garder cet héritage

que je vous laisse. Cette loi serait moins attaquée par nos perpétuels ennemis, si elle était moins précieuse. Dans leurs attaques vous trouverez la preuve la plus convaincante des avantages immenses qu'elle renferme.

N'oubliez jamais ces sentiments, ces avis, ces conseils, ces ordres d'un père qui vous aime et qui, au moment de vous quitter, vous quitte avec le plus vif désir de vous laisser heureux. Auriez-vous le courage de me contrister, de troubler mes cendres et d'outrager ma mémoire pour vous rendre malheureux ? Je n'oserais même y penser, ni vous supposer jamais ennemis de vous-mêmes et indignes du nom de fils.

J'espère qu'il en sera tout autrement, et je l'espère de la bonté, de la miséricorde, de la protection de ma tout aimable Mère et la vôtre, que je nomme, par cet acte solennel, Exécutrice testamentaire de ma volonté, et je la prie humblement de vouloir bien en accepter la charge.

Je finis donc, je finis par les sentiments et les pieuses paroles de saint Bernard, et je vous dis avec lui : Mes enfants, Marie est l'Echelle par laquelle les pécheurs arrivent de degrés en degrés jusqu'au trône de l'Ancien des jours ;

échelle figurée par celle que Jacob vit en songe ; échelle d'autant plus figurative qu'apparaissant dans un temps où il n'existait aucun commerce entre le ciel et la terre, elle devait nécessairement représenter Celle qui a rétabli cet heureux commerce ; elle est de plus le fondement sur lequel repose toute mon espérance.

Douces, délicieuses, insinuanes paroles du saint docteur, je vous les rapporte à la lettre, afin qu'elles ne perdent rien ni de leur grâce, ni de leur onction. Ecoutez-les, méditez-les, et écrivez-les en lettres d'or sur vos lèvres et dans votre cœur : *Filioli, hæc peccatorum scala ; hæc maxima mea fiducia ; hæc tota ratio spei meæ.*

FIN.

TABLE.

	Pages.
Un mot sur cette seconde édition.....	v
Aux hommes de ce siècle, le Traducteur.....	vii
Avertissement de l'Auteur.....	xvii
A la Reine du ciel et de la terre, l'Auteur.....	xxv
Le Remords	1
La Confession.....	9
Le Retour.....	17
La Douleur	23
Le Gémissement.....	29
La Miséricorde	35
L'Espérance.....	41
La Persévérance.....	49
Le Propos.....	57
La Réconciliation.....	63
La Confiance	71
La Médiation.....	79

	Pages.
Le Désenchantement.....	89
La Paix du cœur.....	97
Les Douceurs de la grâce.....	107
Les Attraitis de la grâce.....	121
Les Secours de la grâce.....	129
La Prière.....	139
Le Testament.....	149

FIN DE LA TABLE.